

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE CYCLOPÉDIA

VOL. IV -- No 8

Samedi, le 29 Mai 1897

Lisez

LES TROIS DIABLES

AU COMPLET
DANS CE NUMÉRO

Illustré de 6 gravures.

L'HOMME AUX CENT FEMMES

NOUVELLE ILLUSTRÉE

La publication de cette nouvelle,
l'une des plus originales que l'on
puisse lire, commencera dans . .

. . Le PROCHAIN NUMÉRO

Complète en 3 numéros.

VOYEZ L'ANNONCE DE NOS PRIMES

Dans ce Numéro.

UNIVERSEL

JOURNAL D'ILLUSTRATIONS

Paraissant une fois la semaine

ARTS, SCIENCES, VOYAGES, HUMOUR, SPORT, MODES

32 PAGES DE GRAVURES

DÉPOT GÉNÉRAL

22, Rue Saint-Gabriel,

Montreal.

5 CTS
LE NUMÉRO

LE CYCLOPAMA UNIVERSEL

JOURNAL D'ILLUSTRATIONS

Arts, Sciences, Voyages, Modes,
Humour, Sport

32 PAGES DE GRAVURES
CHAQUE SEMAINE

Le plus complet et le moins cher des
journaux illustrés du Canada.

ABONNEMENT :

1 an \$2.50 | 6 mois \$1.25

Payable d'avance

Imprimé et publié par

C. O. BEAUCHEMIN & Fils
Libraires, 256, rue St-Paul

AVIS—Adresser toute communication
concernant ce journal :

Le CYCLOPAMA UNIVERSEL

Bureau : 22, rue St-Gabriel, Montréal

N. LÉVEILLÉ

Marchand Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison
L. G. De'lonnancourt

138½, RUE ST-LAURENT

MONTREAL.

Toujours en magasin un grand assorti-
ment de

Draps,

Casimirs,

Tweeds de première qualité,

ET DE

Patrons les plus nouveaux.

\$1,000 DE RECOMPENSE offertes
pour un sirop plus agréa-
ble au goût et qui guérira la

TOUX, L'ASTHME,
LES plus rapi-
dement
RHUMES que le



Marque de commerce

MENTHOL COUGH SYRUP

ROY et BOIRE DRUG Co, Propriétaires

Efficace pour maladies pulmonaires

Manchester, N. H., 18 Jan. 1893.

Roy et Boire Drug Co, Messieurs:—C'est avec
plaisir que je certifie avoir employé le Menthol
Cough Syrup dans plusieurs cas de maladies
de poumons et cela avec de bien bons résultats.

George Fréchette, M. D.,
1137, rue Elm.

En vente dans toutes les pharmacies et épiceries :
25 cts la bouteille

R. BEAUGRAND et Cie.

AGENTS GÉNÉRAUX pour le CANADA

222, 224, RUE ST-PAUL, MONTREAL

RELIURE

POUR LE

Cyclorama Universel

Bonne reliure en toile, couleurs
assorties, avec titre en or sur
plat :

40 cents le volume

Reliure Extra A 60, 75c et \$1.
LE VOLUME

— DU —

“Cyclorama Universel”

C. O. BEAUCHEMIN & FILS, Propriétaires,

BUREAU: 22, RUE ST-GABRIEL,
MONTREAL.

PRIMES! PRIMES!

Pour encourager la formation de clubs parmi les lecteurs du **CYCLOPAMA UNIVERSEL** et contribuer par là à répandre davantage notre publication, nous offrirons des primes qui consisteront en articles variés, objets d'utilité ou de luxe, parfois d'une grande valeur. Nous commencerons par les offres suivantes :

Montre en Argent allemand valant \$3

C'est une jolie montre à remontoir qui est offerte au club de 2 abonnés d'un an, ou à toute personne nous procurant deux abonnements d'un an.

Comme équivalent, nous accepterons quatre abonnements de six mois pour cette prime.

FORMEZ DES CLUBS

Montre en Acier oxidé valant \$10

C'est une excellente montre à remontoir de fabrication française, anneau et couronne dorés, bon mouvement, tiendra bien le temps.

Cette prime sera donnée à tout club de 5 abonnés d'un an ou l'équivalent en abonnements de six mois.

La même prime est offerte à tout agent qui nous enverra cinq abonnements d'un an ou l'équivalent en abonnements de six mois.

Montre en Or valant \$25 garantie pour 15 ans

Cette prime est offerte à tout club de 15 abonnés d'un an ou à tout agent nous procurant 15 abonnements d'un an, ou l'équivalent en abonnements de six mois.

REMARQUES:— Ces primes sont offertes seulement pour les abonnés à être servis directement et non pour les acheteurs au numéro.

Les abonnements, dans tous les cas, sont invariablement payables d'avance :

A Montréal, servi à domicile - - - 12 mois \$3.00 — 6 mois \$1.50

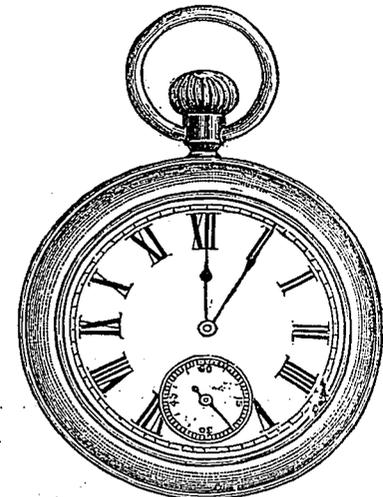
Au Canada et aux Etats-Unis - - - 12 mois \$2.50 — 6 mois \$1.25

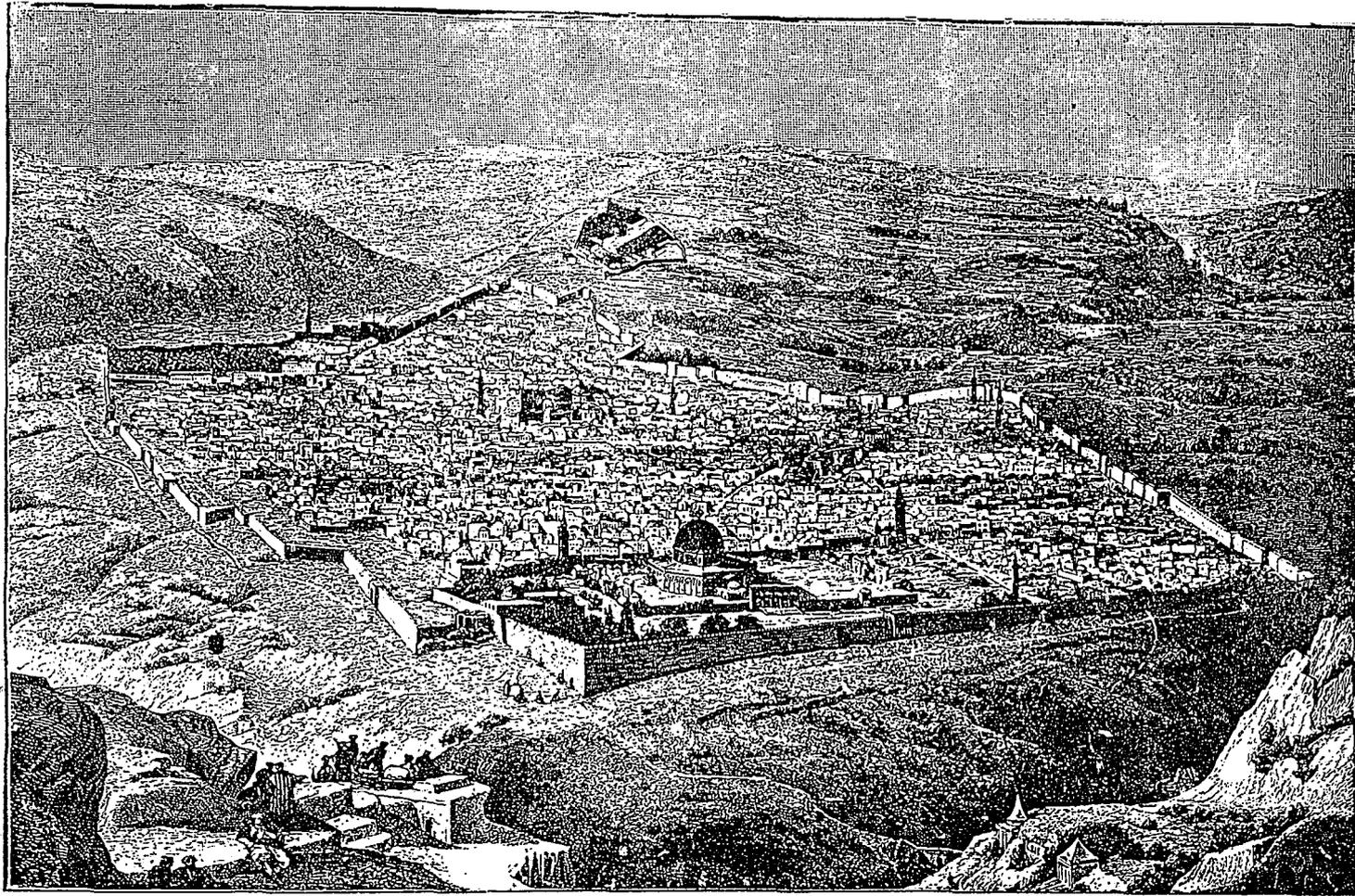
Les abonnés faisant partie d'un club pourront s'entendre entre eux pour le tirage de la prime au sort.

Adressez toute communication :

“LE CYCLOPAMA UNIVERSEL,”

22, rue Saint-Gabriel, Montréal.





JÉRUSALEM! JÉRUSALEM!

PUGILISTES EN HERBE



— Ecoute, tu s'ras Corbett et je s'rai Fitzsimmons.
— Non, j'suis pas pour faire Corbett, bon ! . . .

Bang ! Eugh ! . . . Maintenant qui est Fitz de nous deux, hein ?
Mais l'autre n'était pas en état de répondre.

LES DIFFICULTÉS DE LA PRONONCIATION

La Commission du Dictionnaire discutait un jour à l'Académie Française les règles de la prononciation du quand il est placé devant un i. Un immortel s'évertuait à démontrer que cette consonne ainsi placée a toujours le son de s, et il voulait obtenir l'approbation de Charles Nodier, très compétent en matière de grammaire. Nodier, qui affectait de ne pas prendre part à la discussion, sortit enfin de son silence et lui dit d'un air de commisération : " Mon cher confrère, vous me faites pissié".

PHILOSOPHIE

Une femme mariée. — Même quand une femme choisit son mari, elle n'a pas toujours un mari de son choix.

Ils sont à plaindre

On plaint les pauvres malades atteints de gros rhumes ; pourquoi ne pas leur procurer un soulagement immédiat en leur faisant prendre quelques doses du **Baume Rhumal** qui les guérira radicalement.

— Comment, M. de Fontenelle, vous passez sans me regarder !

— Eh ! madame, si je vous avais regardée, je n'aurais point passé.

Louise (d'une voix mielleuse). — Frédéric ne s'est pas brûlé la cervelle après tout, parce que vous l'aviez refusé la semaine dernière. Il est venu droit chez nous et m'a offert de m'épouser.

Léonore (encore plus mielleuse). — Vraiment ! Mais alors, il s'est débarrassé de sa cervelle d'une autre manière.

Les querelles de famille doivent probablement leur nom à ce que chaque famille du voisinage les connaît en détail.

ANNONCE GRATUITE



— Qui vous a fait inviter M. Pouffard ? Il me semblait qu'il ne vous plaisait pas ! . . .

— C'est vrai ; mais il est journaliste, savez-vous, et il fait toujours de si bonnes notes sur les soirées où il est invité.

PAR TROP SENSIBLE



Douilletard, racontant comment il a pris le rhume— Par la température changeante que nous avons ce printemps, tantôt chaud, tantôt froid, j'ai été assez stupide pour sortir avec une légère canne d'été, au lieu d'un solide bâton d'hiver ; et je n'ai pu me défendre de la grippe, la satané grippe ! . . .

LA PONCTUATION AMUSANTE

Monsieur, dit un jour Mlle de la Virgule à M. du Tréma, avant de me décider à vous épouser, j'ai voulu prendre des renseignements sur votre conduite. J'ai appris que vous étiez en délicatesse avec Mlle Cédille. Mes parents se sont indignés autant que moi. Veuillez donc, Monsieur, renoncer au trait d'union et à toute parenthèse.

M. du Tréma, piqué au vif, par ces paroles prononcées avec un accent aigu, répliqua d'un accent grave : — Assez, mademoiselle ! Point d'exclamation. Je ne subirai point d'interrogation.

Le pauvre du Tréma, sous le coup d'une telle apostrophe, courba la tête en manière d'accent circonflexe, et, tout honteux, sortit en serrant les deux poings.

PRESQU'ILE SLAVO-GRECQUE

La péninsule balkanique ne porte pas de monts sublimes, toujours blancs de neige, et son maître pic, le Ljubotin Vrh, dans le Skhar-Dagh, entre Uskub et Prisrend, n'a que 3,050 mètres. Pourtant l'Europe n'a pas de pays plus hérissé : l'altitude moyenne de la presqu'île (sans la Roumanie) approche 580 mètres (?), et cette surection n'est dépassée dans cette partie du monde que par celles de la Suisse et de l'Ibérie.

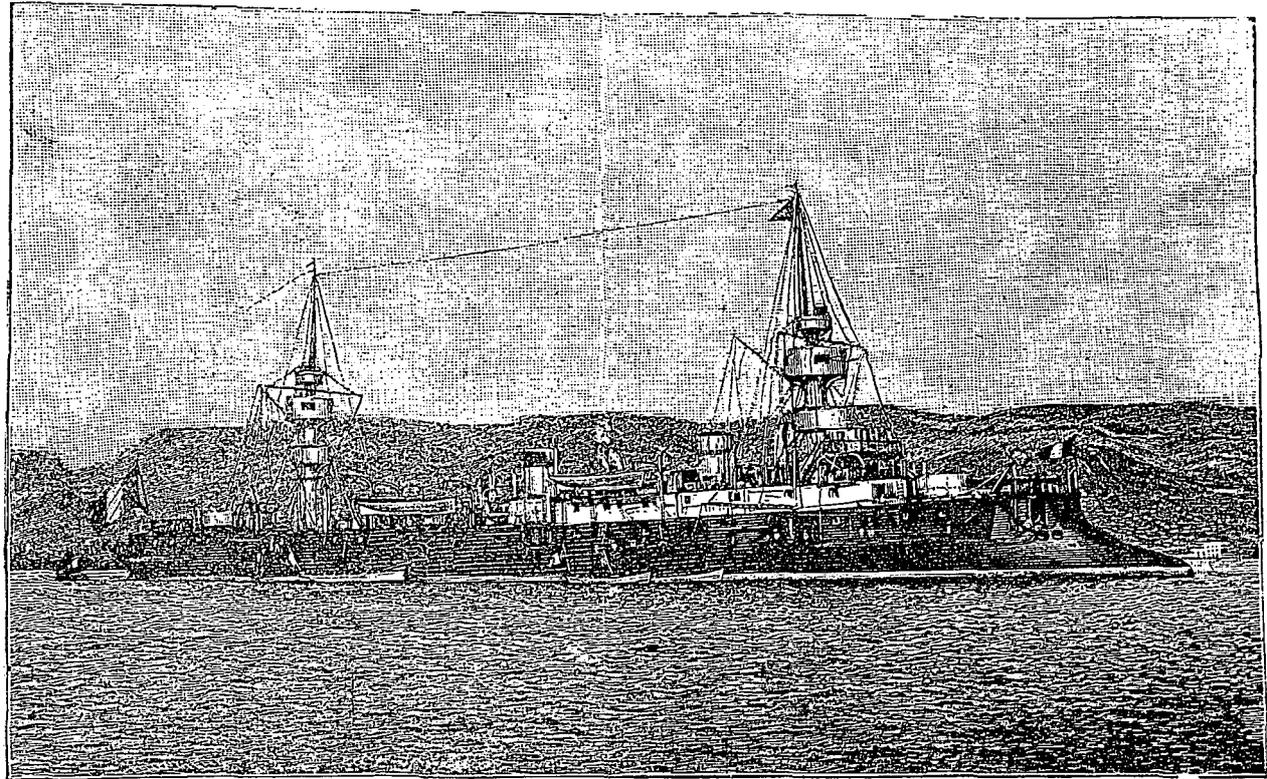
Les chaînes s'y croisent en tous sens, ne laissant place qu'à des bassins de lacs, à d'étroites vallées, à des gorges de torrents ; sur ces chaînes ondulent des forêts rapidement décroissantes, menacées dans leur existence même par l'étourderie des montagnards. Pinde, Olympe, Rhodope, Scardus, pic Acrocérauniens, Hœmus, et par delà la dure Epire, chez les Illyriens, un enchevêtrement de monts que les Grecs ne connurent guère, les chaînes et les massifs de la presqu'île ont aujourd'hui des noms turcs, slaves ou albanais.

De toutes ces verrues du sol slavo-grec, la plus grande, mais non la plus haute, c'est l'antique Hœmus, le moderne Balkan, boulevard de Constantinople contre les ennemis du nord, rempart de la vieille Thrace contre les vents du septentrion ; son importance est telle qu'on appelle péninsule du Balkan l'ensemble des pays bordés au nord par la Save et le Danube, qui sont un fossé, et à l'ouest, à l'est et au sud, par les eaux de la mer, qui sont un abîme.

Le Balkan, que les Bulgares aiment à surnommer la Vieille Montagne, n'a que 2,376 mètres de suprême élévation, au Jouroumtchal. Fait surtout de craie, mais aussi de calcaire et de schiste, il abreuve par ses fontaines méridionales les affluents de gauche du Maritsa, et ses fontaines du nord enflent de charmants torrents, — charmants dans la seule montagne, car à peine ont-ils cessé de gronder entre parois et de jaser sur les pierres, ils entrent dans la Beauce bulgare, terre plastique, jadis mer ayant au septentrion les Carpates, au méridion le Balkan ; et dans cette plaine laide, sans ombre, sans rocher tenace, ils souillent les eaux transparentes qu'ils ont reçues des fraîches cavernes de l'Hœmus.

De nombreux cols, la plupart difficiles, franchissent le Balkan ; une rivière le perce, l'Isker, né dans le Rhodope, parmi les sapins, chênes, hêtres du Rilo (2,750

NAVIRE DE GUERRE FRANÇAIS EN ORIENT



“ L'AMIRAL-CHARNER,” CROISEUR DE 1re CLASSE

mètres), troisième cime de la Turquie, la première étant le Ljubotin, la seconde l'Olympe (2,972 mètres), qui domine le golfe de Salonique ; la quatrième est le Dormitor (2,528 mètres) chez le Monténégrin rebelle au joug ; la cinquième est le Vitoch (2,462 mètres), voisin de Sofie ; la sixième, dans les Monts Maudits, que se

partagent les Monténégrins et les Albanais, c'est l'Isker (2,448 mètres).

Un sombre défilé guide cet Isker, fils du Rhodope glacé, depuis l'ancien lac devenu la plaine de Sofie jusqu'à l'ancienne mer devenue la plaine des Bulgares et des Valaques.

C'ÉTAIT TROP FORCER LA NOTE



Babette — Ah ! mais c'est que je suis une enfant aux yeux de la loi !

Marmeladin — Enfant ! oh ! oui, je vois ; une enfant de Cyr !...

UN CALEMBOUR HISTORIQUE

Lorsque l'indépendance de la Grèce ayant été proclamée, le prince Othon, deuxième fils du roi de Bavière, fut élu roi des Hellènes (7 mars 1832), on fit courir à Paris ce jeu de mot : Pour tisser aux Grecs une heureuse destinée, il faut coton, soie, fil et laine" (qu'Othon soit Philhellène, c'est-à-dire ami des Grecs).

— Mais, papa, s'écrie l'amoureux enthousiaste, ses yeux sont un poème.

— Oui, d'accord, fit Harpagon.

— Elle a un teint de lis et de rose.

— Oui, après ?

— Sa voix est une musique.

— Et qu'a-t-elle en banque ? demanda Harpagon ?

Un chat s'étant introduit au Parlement, dans l'Assemblée des Chambres, M. de Saint-Fargeau, président à Mortier, avait pris cet animal sous sa protection et l'avait caché sous sa robe, croyant arrêter par là le désordre et le scandale. Le chat avait miaulé, égratigné, fait le diable et il avait fallu le mettre à la porte. Un plaignant de l'Assemblée, M. Héron, conseiller, avait fait là-dessus l'épigramme suivante :

Tandis qu'au temple de Thémis
On opinait sans rien conclure,
Un chat vint sur les fleurs de lis
Étaler aussi sa fourrure.
Oh ! Oh ! dit un des magistrats,
Ce chat prend-il la compagnie
Pour conseil tenu par les rats !
— Non, reprit son voisin tout bas,
C'est qu'il a flairé la bouillie
Que l'on fait ici pour les chats.

En dernier ressort

Lorsque vous aurez épuisé la liste des remèdes préconisés pour le traitement du rhume, de la toux, de la grippe et de la bronchite, sans avoir obtenu la guérison attendue, prenez du **Baume Rhumal** qui vous donnera un soulagement immédiat.

N'EST-CE PAS LIQUÉFACTION ?



Je peux bien te dire, hic... à toi, Becsalé, hic... que mes affaires, hic... sont en... liquidation !...

OUI ! POURQUOI ?



Homme d'affaires — Je ne vois pas la nécessité de faire tant de bruit au sujet du Pôle Nord !... Si on ne peut le trouver de la manière ordinaire, pourquoi ne met-on pas une annonce dans les journaux ?

Le nouveau locataire (d'un ton sarcastique, à la maîtresse d'hôtel). — Et c'est là tout le savon qu'il y a dans cette chambre ?

La maîtresse d'hôtel (d'un ton décidé). — Oui, monsieur. C'est tout ce que je donne.

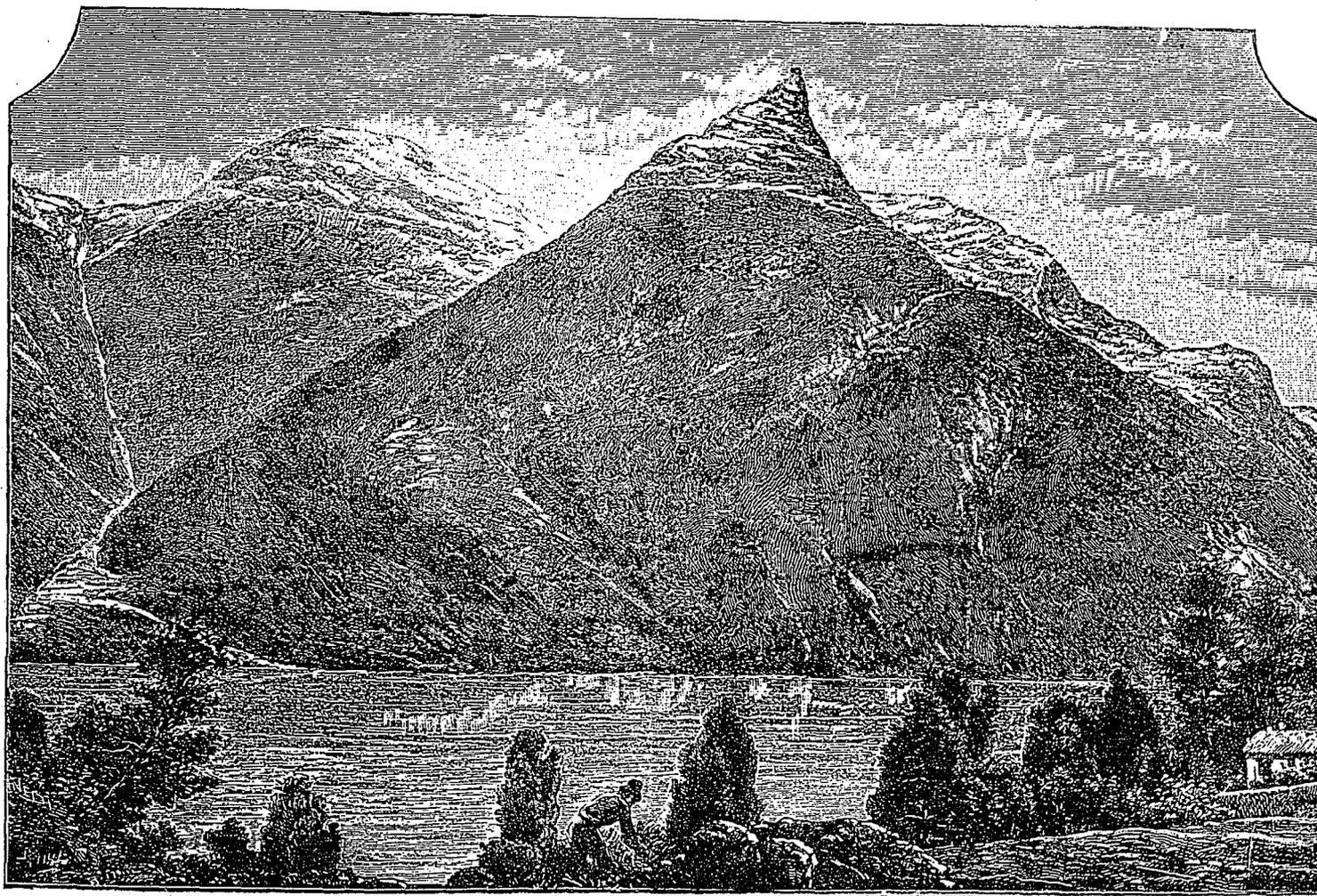
Le locataire. — Alors je vous loue deux autres chambres. J'ai besoin de me laver la figure tous les jours.

— Voici Mme Grosjean qui passe. Que vient-elle faire ici ?

— Elle voudrait se débarrasser de ses rhumatismes.

— Mais pourquoi a-t-elle amené ses trois filles avec elle ?

— Oh ! elle veut s'en débarrasser aussi.



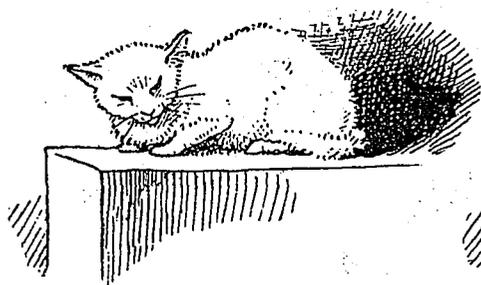
NORVÈGE — LE LAC EIKISDALSVAND, AU PIED DU MONT AAGODTTING

Mgr Fallize nous donne, dans son récit de voyage intitulé ; " Une Tournée pastorale en Norvège, " des détails intéressants sur ce pays peu connu. Le lac

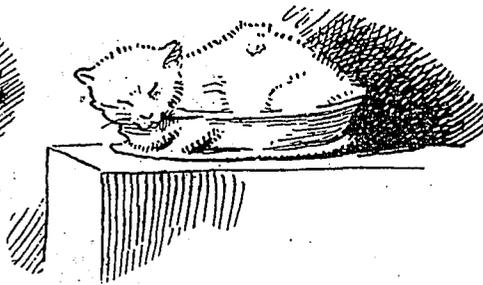
Eikisdalsvand, que représente notre gravure, est formé par une fissure de rocher très étroite et d'une longueur de dix-huit kilomètres (environ 12 milles), encadré par

des rochers vertigineux, couverts de neige et de glaces, d'où tombent de bruyantes cascades et souvent des avalanches.

LE PATÉ AU LIÈVRE DU RESTAURANT

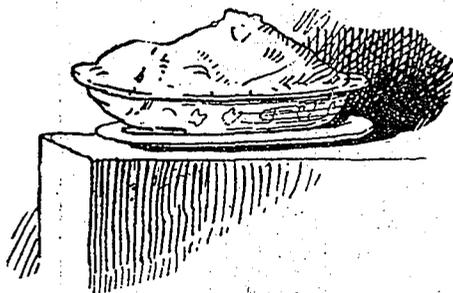


1re PHASE

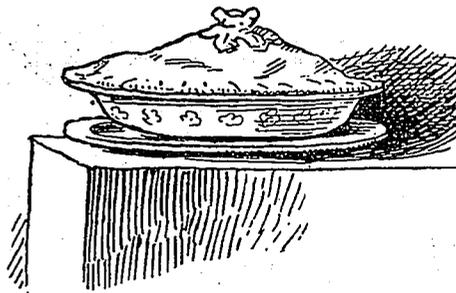


2e PHASE

UNE ÉTUDE SUR L'ÉVOLUTION



3e PHASE



4e PHASE

En parcourant le monde, l'homme qui sympathise avec les maux d'autrui, entend de nombreuses plaintes : manque de santé, manque d'ouvrage, manque d'amis, manque d'argent, mais il ne trouve probablement jamais la personne qui se plaindra du manque de sagesse.

Gontran. — Mlle Lucie n'est pas musicienne du tout ?
Guy. — Qu'en sais-tu ?

Gontran. — J'ai offert de lui chanter : " Oh ! promets-moi ! " et elle m'a répondu qu'elle me promettrait n'importe quoi si je ne chantais pas.

Poétique Arthur. — Voulez-vous me permettre de vous donner un baiser avec toute l'ardeur que met le soleil à baiser une tendre fleur.

Laure. — Oui, je vous accorderai votre requête à condition que vous resterez aussi loin de moi que le soleil de la fleur.

Un vrai triomphe

Le triomphe de la science médicale : le **Baume Rhumal** guérit toux, rhumes, grippe, bronchites, sans nécessiter de régime spécial. 25 cents partout.

Aimez-vous les sourcils joints ensemble ? Non, sans doute, car beaucoup parmi vous, charmantes lectrices, pensent que c'est un signe de jalousie. Et pourtant, il y a un siècle et même plusieurs, c'était une grande perfection chez une femme.

Parmi les hauteurs de l'antiquité : Anacréon, Théocrite, Pétrone ont célébré les sourcils ainsi disposés. Et Ovide, assure que de son temps les dames romaines se peignaient l'entre-deux des sourcils pour qu'ils ne fassent plus qu'un.

— Le fusilier Pitou va chez un pharmacien demander du laudanum pour son colonel.

— On ne donne pas du laudanum au premier venu...

— Mais je ne suis pas le premier venu, puisqu'il y avait dix personnes avant moi !

— Oui, mais il faut une ordonnance.

— ... Puisque c'est moi l'ordonnance du colonel.

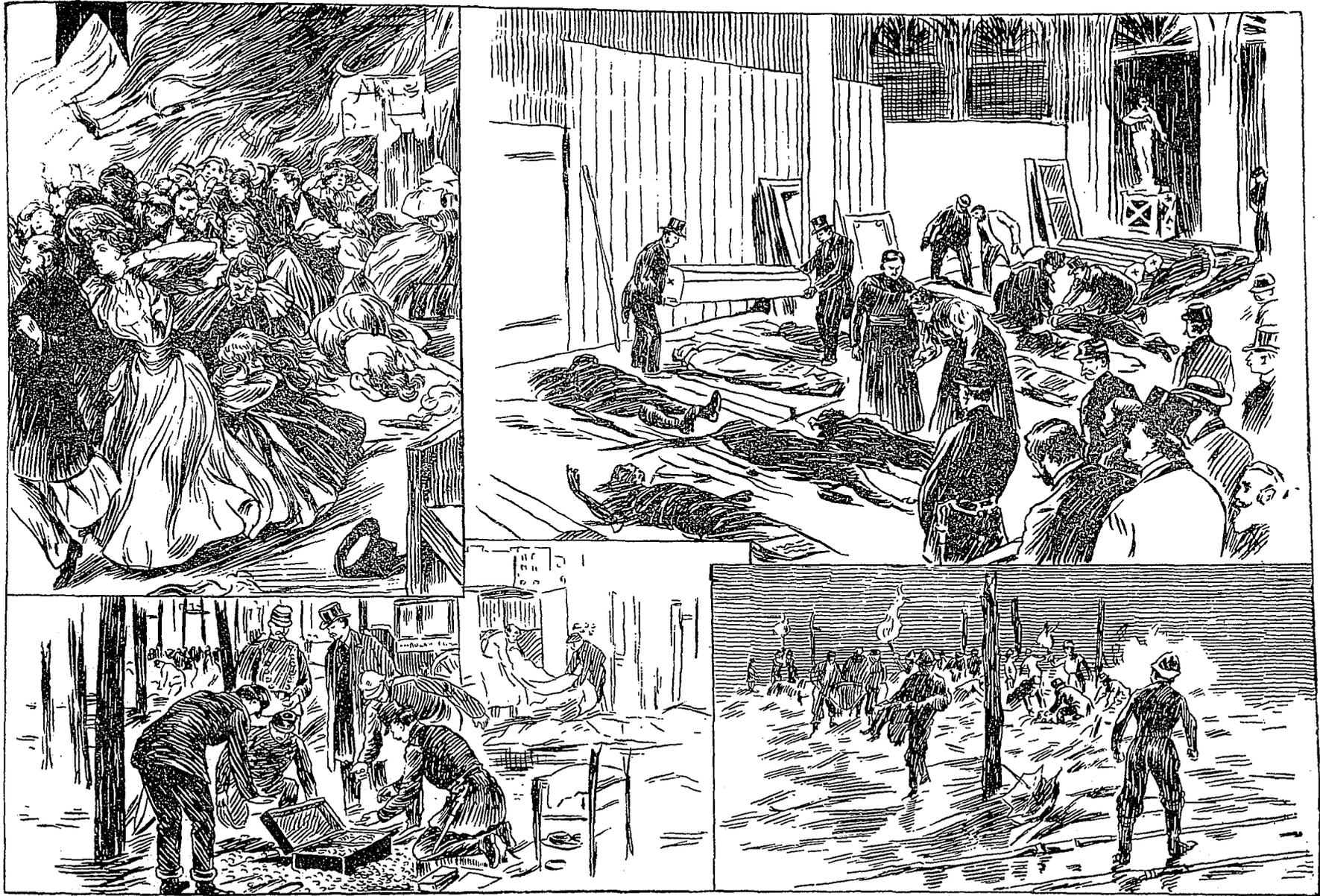
Le pharmacien, affolé, a donné le laudanum.

EXPRESSIF



ÉTUDE

Ma belle-mère, monsieur, c'est... enfin, c'est une belle-mère !... et quand j'ai dit ça, bien, j'ai tout dit !...



1. La panique. — 2. Identification des victimes. — 3. La police recueillant l'argent dans les cendres. — 4. Enlèvement des restes des victimes.

PARIS — SCÈNES LORS DE L'INCENDIE DU BAZAR DE LA CHARITÉ

Une preuve : Le directeur d'un grand hôtel appelle l'autre jour le premier maître d'hôtel.

— Henri, vous avez donné les plus belles chambres à ce Monsieur Lebideux. Êtes-vous bien sûr qu'il en pourra payer le prix ?

— Oh ! certainement, c'est un homme immensément riche.

— Comment le savez-vous ?

— Il est très vieux et très laid et sa femme est très jeune et très jolie.

BIEN COMME LA NATURE



Vandyk Lacroute a une idée lumineuse pour faire vanter son dernier tableau " la mère et l'enfant. "

Un journaliste est à examiner ce chef-d'œuvre dans un demi-jour très propice.

Mme Crécelle. — Regarde donc un peu ce fou de M. Léger ? Le voilà dehors par un temps pareil, sans parapluie. N'est-il pas insensé ?

M. Crécelle. — Oui, je crains bien qu'il ne le soit... Mais pressons le pas, je me soucie peu d'être abordé par lui.

Mme Crécelle. — Pourquoi pas ?

M. Crécelle. — J'ai peur qu'il ne reconnaisse son parapluie.

ENTRE CHAUD ET FROID



Mad Patouyos (avec abattement.) — C'est mauvais, mauvais, je me sens en aller ; je serai bientôt dans la terre froide, froide....

Mad. Tétapic. — Ah ! pas la miette !... vous serez plutôt où il fera chaud, chaud, chaud !...

LA COULEUR DE LA VERTU



Je m'en sers habituellement et je trouve que cela procure au teint un velouté incomparable !... (C'est un peu fard !)

A l'examen :

Que pensez-vous de mon anglais ? demandait Gaston à son professeur d'anglais.

— Il est étonnant, monsieur, répliqua-t-il poliment. De toute ma vie je n'en ai entendu de pareil.

Je ne crains que ceux que j'aime ; ceux-là seuls peuvent me faire souffrir.

Mme BLANCHICOTTE.

ENCORE DES CROUTES A MANGER



Grand flandrin, va !... Je gage que quand je serai de ta taille, je serai plus gros que toi et je n'aurai pas peur !...

— Pour l'amour du ciel, Mathieu, pourquoi creusez-vous un trou dans votre bateau ?

— Dame ! Il y en a un par lequel entre l'eau. J'é perce celui-ci pour qu'elle s'en aille.



LES ÉCOLES PROFESSIONNELLES EN FRANCE — SAINT-NICOLAS : LE RÉFECTOIRE

L'ÉTABLISSEMENT DE SAINT-NICOLAS

L'établissement de Saint-Nicolas, créé en 1827 par Mgr de Bervanger et par le comte Victor de Noailles, est l'une des plus anciennes écoles professionnelles de France.

Reconnu d'utilité publique par un décret du 27 août 1859, il était déjà, depuis le 12 février de la même année, placé sous la direction des Frères des Écoles chrétiennes. Le gouvernement impérial avait offert aux Frères l'entière propriété de l'établissement ; mais ceux-ci n'en acceptèrent que la direction, et l'école est de-

meurée une institution privée, régie par un conseil d'administration composée de souscripteurs et de fondateurs de l'œuvre.

L'établissement de Saint-Nicolas n'est pas seulement une école professionnelle ; c'est aussi un internat, qui a pour but de donner aux enfants l'instruction primaire

LES ÉCOLES PROFESSIONNELLES EN FRANCE



SAINT-NICOLAS : LES MAILLETIERS

intégrale jusqu'à l'âge de treize ans, et l'éducation professionnelle jointe à un complément d'instruction primaire pendant le temps nécessaire à l'apprentissage des diverses professions.

Les élèves se trouvent donc divisés en deux groupes : les élèves des classes et les apprentis.

Le programme des études primaires comprend : l'instruction morale et religieuse, la lecture, l'écriture, les éléments d'histoire et de géographie, les éléments de la langue et de la littérature française, l'arithmétique, les éléments d'algèbre et de géométrie, l'arpentage et le lever des plans, le dessin linéaire, le dessin d'ornement et le dessin d'imitation, le modelage, la tenue des livres, les éléments de physique et de chimie, la musique vocale et instrumentale, la langue anglaise et la langue allemande, et enfin la gymnastique.

Les classes sont faites par des frères ; seules la musique et la gymnastique ont des professeurs spéciaux.

Les ateliers, au nombre de treize, correspondent aux métiers suivants : compositeurs-typographes, imprimeurs typographes, relieurs, tourneurs en optique, ciseleurs sur métaux, monteurs en bronze, sculpteurs sur bois, menuisiers, malletiers, mécaniciens, lithographes et graveurs-géographes. Ces ateliers sont placés sous la surveillance des Frères ; mais l'instruction professionnelle est donnée par des patrons ou par des contremaîtres.

Les pièces exigées pour l'inscription sont : l'extrait ou bulletin de naissance, l'extrait ou bulletin de baptême, le certificat de vaccine, le certificat de première communion si l'élève est en âge de l'avoir faite, et un certificat de bonne conduite délivré par le supérieur de l'institution qu'il a pu fréquenter.

Muni de ces papiers, le postulant est présenté au Frère directeur, qui lui fait subir un court examen ; car on n'admet que les enfants sachant lire couramment, écrire sous la dictée, et qui sont familiers avec les quatre règles de l'arithmétique. On les fait ensuite examiner par un médecin, pour constater qu'ils ne sont atteints d'aucune infirmité physique capable de les empêcher de suivre le règlement de la maison.

Les gens qui prennent toute chose à la lettre sont aptes à commettre ce que l'on désigne sous le nom de "gaffes."

Dernièrement, un campagnard venu à la ville pour son plaisir, flânait dans un couloir offrant plusieurs portes, lorsqu'il aperçut, en face de l'une d'elles, un écriteau ainsi conçu :

SONNEZ POUR L'ENTREPRENEUR.

Après avoir réfléchi pendant quelques minutes, il se dirigea vers la porte de la maison et donna un bon coup à la sonnette qui lui resta presque dans la main. Quelques minutes après, un gros petit homme ouvrait la porte d'un air colère...

— Etes-vous l'entrepreneur ? demanda le campagnard :

— Oui, que désirez-vous ?

— J'ai lu l'écriteau. De sorte que j'ai sonné, et maintenant je voudrais bien savoir pourquoi vous ne pouvez pas sonner vous-même.



SOLDAT ALBANAIS METTANT LE FEU A UN SIGNAL



Tout est bien qui finit bien.

Il y avait une fois un cordonnier qui s'appelait Richard, quoiqu'il ne fût pas riche, tant s'en faut. Il est probable que s'il eût eu à se baptiser lui-même, il se serait donné un autre nom ; mais, vous le savez, chers lecteurs, on n'est pas plus maître de son nom que de l'avenir. Pour peu que l'on soit sage, on les accepte tous deux comme ils tombent, et l'on vit content.

Il n'en est pas moins vrai, soit dit en passant, que le nom et la personne ne s'accordent pas toujours. Je me rappelle avoir connu dans le temps un monsieur qui répondait au nom de Beaufilet et qui, sans contredit, était bien le plus affreux petit bonhomme que la terre eût jamais porté ; et je vois passer presque tous les jours un autre monsieur nommé Courtbras qui possède cependant une paire de bras qui remplaceraient très avantageusement les ailes d'un moulin à vent.

Mais revenons à Richard. Si c'était absolument nécessaire, je vous tracerais bien son portrait, mais comme ça pourrait traîner mon histoire en longueur, je me contenterai de vous dire qu'il n'était ni trop grand, ni trop petit de taille ; ni gras, ni maigre, entre les deux ; ni beau, ni laid. C'était, en un mot, un homme comme il

y en a beaucoup. Son âge, il ne la savait pas au juste ; cependant il aurait pu vous le dire à dix ans près, et, au moment où commence notre récit, le brave Richard tirait sur cinquante.

Il n'y avait pas, à dix lieues à la ronde, un ouvrier qui travaillait plus rudement, et qui fit de meilleur ouvrage que le bonhomme Richard : levé au petit jour et battant la semelle ou tirant ses points jusqu'au coucher du soleil, à peine se donnait-il le temps de prendre ses repas ; malgré cela, il demeurait pauvre, et pauvre comme Job.

Ça vous étonne, n'est-ce pas ? lecteurs ; un peu de patience, s'il vous plaît, ça ne vous étonnera plus tout à l'heure.

Il faut savoir que le bonhomme Richard avait une femme. Il n'y a là rien de bien extraordinaire, allez-vous dire, sans doute. Un cordonnier qui tire sur cinquante, a très certainement le droit d'avoir une femme ; et ceci n'explique pas du tout pourquoi le bonhomme Richard demeure pauvre comme Job.

— Peut-être avait-il sa maison pleine d'enfants et de petits-enfants ?

— Il n'en avait jamais eu.

— Alors, c'est que ses pratiques ne le payaient point ?

— Pas le moins du monde, tous ceux qui se faisaient chauffer par le père Richard le payaient comme le roi.

— Mais s'il n'avait pas d'enfants, et si tout le monde le payait comme le roi, le bonhomme devait vivre à l'aise, ou bien il faut qu'il n'eût point d'ouvrage, les trois quarts du temps ?

— Pardon, j'ai dit tout à l'heure qu'il travaillait tous les jours, les dimanches et fêtes exceptés, depuis le matin jusqu'au soir, — huit heures l'hiver, treize et quatorze pendant l'été ; mais quand bien même il aurait travaillé et gagné dix fois plus, le pauvre Richard serait toujours resté sans le sou, car il avait le malheur d'avoir une femme qui buvait.

S'il gagnait une piastre, sa femme avait soif pour deux. Elle buvait comme un trou, comme plusieurs éponges, cette malheureuse créature ; — aussi n'était-elle connue dans l'endroit que sous le sobriquet peu flatteur de "l'ivrognesse."

Richard avait beau cacher son argent quand il en recevait, sa femme furetait si bien les moindres recoins de la maison qu'elle finissait toujours par trouver la cachette, et je n'ai pas besoin de vous dire que les écus du bonhomme ne prenaient pas alors le chemin de l'église.

Il arriva cependant que ça finit par tanner la vieille

d'avoir toujours à chercher l'argent que son mari s'obstinait à cacher, et il lui passa un jour dans l'esprit une effroyable idée, — c'est étonnant comme les ivrognes ont toujours de mauvais desseins : — elle s'avisa d'invoquer le diable ! . . .

Lecteurs, il y a un proverbe qui dit : "Lorsqu'on parle du diable, il montre les cornes." Rien n'est plus vrai. A peine la Richard l'eut-elle appelé, que le diable apparut.

"Que me voulez-vous bonne femme ? lui dit-il de sa voix la plus douce ; pour avoir votre âme, il n'y a rien que je ne fasse.



Elle buvait comme un trou . . .

— Eh bien ! répondit l'ivrognesse entre deux hoquets, si tu veux me donner assez d'argent pour que je puisse boire tous les jours, pendant un an, autant de rhum que je voudrai, je te donnerai mon âme.

— A la bonne heure, voilà qui est bien parlé ! reprit le diable en ricanant et en tirant de sa poche une bourse pleine d'or. Tenez, brave femme, prenez et buvez comme il faut, et du meilleur . . . mais rappelez-vous que dans un an et un jour, vous m'appartenez : bonsoir ! . . .

Et le diable disparut.

Deux jours après que l'ivrognesse s'était vendue de la sorte, corps et âme,—un pauvre vint à passer devant la porte de Richard et s'arrêta, demandant la charité.

Assis sur son banc et martelant des empeignes à coups redoublés, le père Richard ne remarquait pas sa présence.

« La charité, s'il vous plaît, mon petit frère !... répéta le mendiant.

— Je n'ai rien à vous donner, pauvre homme, et je vous assure que ça me fait bien de la peine de ne pouvoir vous soulager, dit Richard en essayant une larme avec le coin de son tablier de cuir. Le bon Dieu m'est témoin que je ne demanderais pas mieux que de pouvoir venir au secours des pauvres, mais par malheur je n'ai jamais un sou par devers moi, ma femme boit tout mon gagne. Voilà trente ans que ce commerce-là dure, et le diable seul sait quand ça finira, car je crois bien qu'elle a été ensorcelée. »

A ces mots, il s'opéra quelque chose d'étrange dans le maintien du pauvre, qui se transfigura pour ainsi dire.

« Vous avez bon cœur, dit-il au père Richard, en jetant sur le cordonnier un regard de profonde commisération ; eh bien ! je veux vous récompenser de vos excellentes intentions à mon égard. Que puis-je faire pour vous ? Que voulez-vous ? Que souhaitez-vous ?... Parlez, ce que vous demanderez vous sera accordé, je vous le promets. »

Le père Richard étonné de ce langage, regardait son interlocuteur avec une sorte de stupéfaction mêlée de respect, et ne savait que penser.

« Voyons, parlez, brave homme ; tenez, pour vous mettre plus à l'aise, je vous accorde d'avance trois souhaits, vous n'avez que l'embarras du choix. »

Cependant le cordonnier continuait à garder le silence et semblait n'accepter qu'avec défiance cette étonnante proposition. Evidemment il croyait voir devant lui quelque jeteur de sorts, comme il en passe de temps à autre dans les campagnes.

« Ce que vous me dites-là est-il bien sûr ? dit enfin le père Richard en accentuant chaque syllabe et en regardant fixement le mendiant, comme s'il eut voulu lire jusqu'au fond de son cœur.

— Aussi sûr qu'il y a un Dieu dans le ciel et que vous êtes là sur votre banc, père Richard.

— Eh bien ! reprit le bonhomme d'un ton décidé, puisque vous voulez être si bon pour moi,—quoique je ne vous aie jamais vu ni connu,—je souhaite d'avoir un banc sur lequel tous ceux qui viendront s'asseoir ne pourront se lever que par ma volonté.

— Et d'un, dit le mendiant, voici le banc.

— Je voudrais aussi un violon, et tant que je jouerais sur ce violon, tous ceux qui l'entendraient, danseraient bon gré, mal gré.

— Et de deux, fit le mendiant ; voici le violon, père Richard, avec son archet et des cordes de recharge.

— Je voudrais encore un sac, et tout ce qui entrerait dans ce sac n'en sortirait que par mon bon plaisir.

— Et de trois, dit le mendiant, voici le sac. Maintenant, que le bon Dieu vous bénisse, et au revoir, père Richard.



Il demeurait cloué sur le banc.

Il n'y a rien au monde dont on semble faire moins de cas que du temps, et cependant rien ne s'écoule plus vite.

Au bout d'un an et un jour, le diable qui n'avait point oublié la femme du cordonnier, s'en vint tout droit chez Richard.

Tiens, pensa le bonhomme en le voyant, voilà un visage nouveau.

« Qui es-tu ?... demanda-t-il d'un ton un peu brusque au visiteur qui arpentait, sans façon, la chambre de

long en large, comme s'il fût devenu tout d'un coup maître de la maison.

— Je suis le diable, répondit celui-ci, sans cesser sa promenade.

— Et que viens-tu faire ?...

— Je viens quérir ta femme.

— Oh ! tu viens quérir ma femme ? prends là... tu me rends un fameux service, va !... Elle est couché pour le moment ; elle n'en peut plus, la malheureuse !..

Depuis un an, elle n'a pas été à jeun une pauvre petite heure... Mais assieds-toi donc un instant. »

Le diable, sans se faire prier, s'assit sur le banc dont j'ai parlé.

Dès qu'il fut assis comme il faut, Richard dit au diable :

« Tiens... voilà ma femme qui tousse, elle ne tardera pas à se lever, va donc la prendre »...

Mais le diable eut beau faire des efforts inouïs pour se remettre debout, il eut beau se démener et se démèneras-tu, comme s'il eût été au fond d'un bénitier, il demeurait cloué sur le banc.

Richard, en voyant les contorsions et les affreuses grimaces du maudit, riait dans sa barbe, tandis que sa femme tenant la porte de sa chambre entre-bâillée, criait à son mari d'une voix éraillée et pleine de larmes :

« Tiens-le bien, Richard ! tiens-le bien, mon homme ! tiens-le comme il faut... ne le lâche pas, mon cher petit mari !... Je t'assure que je ne boirai plus. »

Richard tint le diable assis de la sorte pendant neuf jours.

Au bout de ce temps, le malheureux s'était tellement secoué qu'il n'avait plus de fesses.

Vaincu par la douleur, il dit à Richard :

« Ecoute, si tu veux me lâcher, je te laisserai encore ta femme pour un an et un jour.

— C'est bien, dit Richard, lève-toi. Bon voyage et au plaisir de ne plus te revoir.

* * *

Il faut savoir, chers lecteurs, que ce diable qui avait acheté l'âme de la Richard avait deux frères. Ses deux frères et lui faisaient trois : trois frères ou trois diables, comme vous voudrez.

Dès qu'il revint en enfer, tout en boitant, tant il souffrait à l'endroit que vous savez, ses deux frères n'eurent rien de plus pressé que de lui demander ce qu'il avait fait pendant cette longue absence.

“ Ce que j'ai fait ? . . . répondit piteusement le diable, depuis que je suis parti, j'ai demeuré assis sur un banc, et il se mit à raconter, de point en point, sa pitoyable tournée.

— Ce n'est rien, petit frère, dit alors l'un des deux diables, va te faire soigner. Il ne manque pas de médecins chez nous. La prochaine fois, ce sera moi qui irai chercher la Richard, et, foi de bon diable ! je te garantis bien qu'elle ne m'échappera pas.”

* *

Au bout d'un an et un jour, voilà donc le diable qui avait ainsi parlé qui se présente chez le cordonnier. Notez bien, chers lecteurs, que sa femme buvait de plus belle, car, comme dit le proverbe, “ qui a bu, boira.” Il y aurait eu, d'ailleurs, grandement à s'étonner qu'elle fût devenue tempérante. Est ce qu'on peut pratiquer la tempérance quand on a le diable dans le corps ?

“ Tiens, voilà encore un visage nouveau, dit Richard en voyant le diable qui se tenait debout d'un air de défiance.

— Qui es-tu ? demanda le cordonnier.

— Je suis le diable.

— Que veux-tu ?

— Je viens quérir ta femme ! . . .

— Je t'en serai bien reconnaissant, ce sera un bon débarras . . . mais assieds-toi donc un peu, tu m'as l'air fatigué.

— M'asseoir ! . . . Hé ! hé ! . . . pas si fou, mon frère n'est pas encore guéri . . .

— Tu ne veux pas t'asseoir, tant pis . . . reste debout comme un cheval.”

En disant ces mots le père Richard alla décrocher son violon, et l'ajusta délicatement sous le menton et prit son archet de la main droite.

Le diable le regardait faire sans souffler mot, immobile et raide comme un piquet.

Allons, pensait le cordonnier, en examinant son étrange vis-à-vis sous cape, tu ne veux pas t'asseoir, tu ne veux pas marcher . . . Eh bien ! tu danseras. maudit ! et je te promets que tu sauteras comme tu n'as pas encore sauté de ta vie.

Et Richard hasarda une note sur son violon.

Aussitôt le diable leva la jambe, la pointe de son pied gauche tournée en dedans.

Puis vint une seconde note, et le diable fit un pas en cadence.

Puis le cordonnier ataquait résolument un air animé,



Aussitôt le diable leva la jambe..

et le diable se mit à danser, à tourner, et à voltiger, se livrant à une polka désordonnée, furieuse, — car il est bon de noter, en passant, que le polka est une des danses favorites du diable.

Richard le fit sauter de la sorte pendant douze jours.

Le douzième jour sur le soir, comme le soleil allait se coucher, le pauvre diable était tellement échauffé qu'il en avait le poil rouge. Les yeux lui sortaient de la tête, et sa langue était sèche comme un charbon.

“ Arrête, Richard ! s'écriait-il de temps à autre, d'une voix étouffée, arrête ! . . . Je suis éreinté . . .”

Mais Richard jouait de plus belle, et le diable valsait malgré lui.

À la fin, n'en pouvant plus, le diable dit à Richard :

“ Si tu ne veux plus jouer, je te laisserai encore ta femme un an et un jour.

— C'est bien, dit le cordonnier, et il raccrocha son violon, tandis que le diable, hors d'haleine, s'essuyait les babines.

* *

Quand il s'en revint vers ses frères, du plus loin que ceux-ci l'aperçurent, celui qui avait mal aux fesses se mit à crier de toutes ses forces :

“ Je gage que tu t'es assis, hein ? . . .

— Pas du tout . . .

— Mais qu'as-tu fait alors pendant douze jours ? dit l'ainé.

— Ne m'en parlez pas ; voilà douze jours que je danse ! . . . ce Richard là est un diable d'homme.

— Ouai ! . . . vous êtes deux poules mouillées, s'écria alors le plus vieux en faisant un geste de mépris ; la prochaine fois ce sera moi qui irai la quérir la Richard, et nous verrons si un méchant cordonnier me fera la loi.”

* *

Au bout d'un an et un jour, l'ainé des diables arrive à son tour chez le cordonnier.

“ Tiens . . . encore un visage nouveau, fit Richard ; qui es-tu ?

— Je suis le diable.

— Que veux-tu ?

— Je viens quérir ta femme.

— J'en suis bien fier, elle est allée boire dans le fort ; quand elle rentrera, tu n'auras que la peine de l'emmener. Mais assieds-toi donc un instant.

— Non, je ne m'asseois pas.

— Aimes-tu la musique ? veux-tu que je te joue un petit air de violon ? . . .

— Je te le défends bien. Va me chercher ta femme, c'est tout ce que je te demande.

— Un instant, dit Richard en prenant le sac que vous connaissez, je vous l'apporterez dans cette poche si vous voulez bien me faire un plaisir.

— Quoi ? quel plaisir ? . . . fit le diable.

— Eh bien ! reprit Richard, on dit que le diable est fin ? . . .

— Et puis ?

— On dit qu'il peut se métamorphoser comme il veut . . . et quand il veut ? . . .

— Ça, c'est vrai, affirma le diable en se rengorgeant.

— Moi, je n'en crois rien, continua Richard, et je serais curieux de le voir. Métamorphose-toi donc un peu en quelque chose . . .

— En lion ? . . .

— Non . . . tu pourrais m'étrangler : change-toi en petit animal afin que je puisse te caresser ; fais-toi rat, par exemple.

— Tiens, regarde bien, m'y voici . . . le diable s'était déguisé en rat ; mais en un clin d'œil, Richard l'em-

poigne, le jette dans son sac qu'il lie comme il faut, se le met sur le dos et passe la porte.

Ainsi équipé il va tout droit chez le forgeron.

— As-tu de l'ouvrage, compère ?

— Non.

— Et ton apprenti en a-t-il ?

— Non.

— Ça "s'adonne" bien, je vous en apporte pour une quinzaine, dit Richard, en déposant son sac sur l'enclume dans lequel le diable gigotait de son mieux. Vous allez prendre tous les deux vos marteaux les plus lourds et vous me battrez ce sac jusqu'à ce qu'il soit aussi aplati qu'une feuille de papier. Sur tout tapez dur."

Voilà donc le forgeron et son apprenti qui se mettent en face l'un de l'autre, à battre sur l'enclume, de toutes leurs forces.

Bim ! bam ! boum ! le diable en sautait, et les marteaux faisaient du feu.

Les deux hommes martelèrent de la sorte pendant quinze jours.

Sur la fin du quinzième jour, à la nuit tombante, le diable, qui avait tous les os rompus, dit à Richard :

— Si tu veux me lâcher, je t'abandonne tous mes droits sur ta femme. Si elle est damnée, nous l'aurons toujours ; si elle fait son salut, tant mieux pour elle.

— Ça me va," répondit Richard en ouvrant le sac, et le diable disparut comme un feu follet.

* *

Quelques temps après, il arriva que la femme de Richard mourut.

Comme elle avait vécu en ivrognesse, aussitôt qu'elle arriva à la porte du paradis, elle dut faire demi-tour, et tomba en enfer où les diables la chauffèrent comme il faut.

Quand Richard mourut à son tour, il alla cogner à la porte du paradis.

Saint Pierre voyant arriver le cordonnier, lui dit :

— N'est tu pas Richard ?

— Oui.

— N'est ce pas toi qui avait une femme qui buvait tout ton gagne ?

— Oui.

— Te rappelles-tu ce mendiant qui t'accorda trois souhaits à ton choix ?...

— Je m'en souviens comme si c'était arrivé hier, quoiqu'il ait coulé bien de l'eau dans le St-Laurent depuis ce temps-là.

— Eh bien ! continua saint Pierre, ce mendiant c'était moi, et puisque tu n'as pas eu le bon esprit de souhaiter le paradis, va te promener en enfer.



Bim ! bam ! boum ! le diable en sautait...

— Comme il vous plaira, répondit le cordonnier en tirant sa révérence."

Arrivé à la porte de l'enfer, Richard cogna.

— Qui est là ?...

— C'est Richard.

— Richard le cordonnier ?... exclamèrent les diables qui faisaient chauffer sa femme à blanc.

— Oui... Richard le cordonnier..."

— As-tu ton banc ? demanda le premier diable.

— As-tu ton violon ?... As-tu ton sac ?... demandèrent les deux autres.

— Oui, j'ai mon sac, mon violon et mon banc, répondit Richard d'une grosse voix.

— Va-t-en alors, maudit ! va-t-en !... hurlèrent les trois diables, et Richard reprit la route du paradis.

Mais saint Pierre, qui voulait apparemment éprouver le cordonnier, ne le reçut pas davantage, et Richard s'en retourna cogner à la porte de l'enfer.

— Qui cogne-là ? demandèrent les diables.

— C'est Richard

— On ne te veut pas... va-t-en !...

— Que vous me vouliez ou que vous ne me vouliez pas, cria Richard, vous allez toujours m'ouvrir la porte. Croyez-vous que j'aie l'envie de passer l'éternité dans le chemin ? Ouvrez !... vous dis-je, et tout de suite, ou j'enfonce la boutique, et je mets l'un de vous sur mon banc, je fais danser l'autre, et je martelle le troisième dans mon sac jusqu'à la fin des siècles."

Les trois diables qui connaissait Richard, ouvrirent alors le guichet et se mirent à parlementer.

— Que veux-tu pour nous laisser tranquilles ? dirent-ils ensemble au cordonnier.

— Je veux l'âme de ma femme, répondit Richard.

— L'âme de ta femme ?... Tu ne l'auras pas ; elle est morte ivrognesse ; toute sa vie elle nous a appartenu et elle nous appartiendra toute l'éternité. Il n'y a pas plus de pardon au ciel qu'en enfer pour les ivrognes. Nous allons te donner en échange cent âmes. Ouvre ton sac ; tiens, voici les âmes d'une douzaine de marchands qui ont vendu à faux poids.

— Merci, fit Richard en secouant son sac pour faire descendre jusqu'au fond ces douze âmes.

— Voici maintenant les âmes de deux douzaines d'avocats et de médecins qui ont tué leurs malades et mangé les veuves et les orphelins par-dessus le marché. Voici une brassée d'âmes qui ont appartenu à des usuriers et à des gens morts sans payer leurs dettes. Combien y en a-t-il ?

— Trente, dit Richard. Ça m'en fait soixante et cinq. Donnez-en encore.

— Attrape celles-ci, firent les diables en jetant dans le sac une autre douzaine. Ce sont les âmes de douze aubergistes licenciés. Combien t'en manque-t-il pour un cent ?

— Vingt-trois, reprit Richard.

— Eh bien ! voici ton compte, grommelèrent les diables en amenant une nouvelle fournée. Ce sont les âmes de vingt-trois charretiers qui avaient toujours leurs poches pleines de "sacres." Va-t-en !... et ne reviens plus.

— Maintenant, il me faut l'âme de ma femme, insista Richard.

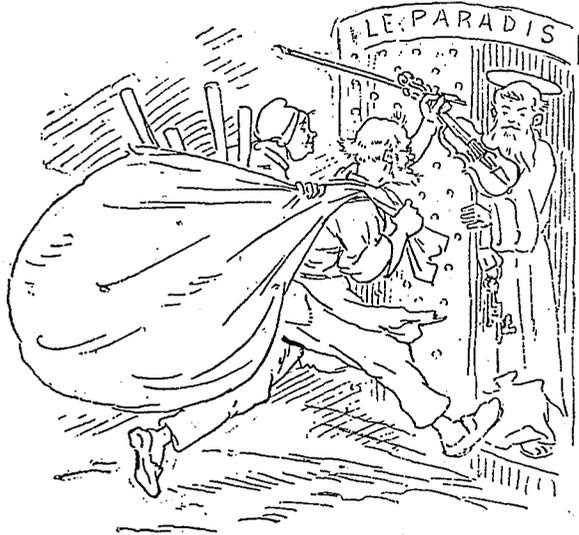
— On te l'a dit, tu ne l'auras pas.

— Ah ! vous ne voulez pas me la donner ?... Eh bien ! vous allez la danser, comme de vrais diables que vous êtes... Et Richard fit mine de prendre son violon.

— Arrête !... Richard !... Arrête !... crièrent ensemble les trois diables ; la voilà, ta femme !... la voilà !...

Et Richard, se jetant le sac sur l'épaule, décampa comme s'il eût eu tout l'enfer à ses trousses.

Arrivé à la porte du paradis, qui se trouvait entre-ouverte, Richard ne se donna pas la peine de parler au portier. D'un bond il se précipita dans l'intérieur du paradis où il fit une culbute avec sa charge.



D'un bond, il se précipita dans l'intérieur du paradis...

Si nous vivons bien, chers et bons lecteurs, nous aurons un jour l'avantage et le bonheur de faire connaissance là-haut avec le brave Richard, et j'ai l'intime conviction qu'il vous garantira de point en point l'exactitude de cette étonnante et véridique histoire, que j'aurais voulu pouvoir vous raconter mieux, et surtout avec ses gestes inimitables dont mon ami Richard semble avoir seul le secret.

— Quel est le rôle que vous avez trouvé le plus difficile, une fois au théâtre ?

— Celui de vivre avec mes appointements.

LE PREMIER SOLEIL

C'est le printemps.— La sève pousse ;
Le renouveau va ranimer
Les fleurs, les arbres et la mousse ;
Le ciel est bleu, la vie est douce :
Il faut chanter, il faut aimer.

Car c'est la saison où l'on s'aime
Avec plus d'ardeur qu'autrefois ;
L'oiseau chante un divin poème,
Et la fleur soupire elle-même
Dans les vallons et dans les bois.

Et moi, je flâne, heureux de vivre ;
Je vais sur la route au hasard ;
Et, feuilletant un nouveau livre
Sous le chaud soleil qui m'enivre,
Je me chauffe comme un lézard.

Je chemine, l'âme charmée
C'est le printemps ; c'est le réveil
De la nature transformée.
Comme la brise est embaumée
Et qu'il fait bon sous le soleil.

O flamme immortelle et féconde,
Tu rajeunis mon cœur joyeux
Comme tu rajeunis le monde ;
Et ta lumière qui m'inonde
Éclaire mon âme et mes yeux !

Ma chair tressaille d'allégresse
Et tous mes sens en sont ravis ;
Mon cœur déborde de tendresse :
Sous la brise qui me caresse
J'aime, j'espère et je revis.

Comme la feuille et le brin d'herbe,
Comme l'oiseau dans les buissons,
Je te bénis, ô Dieu superbe !
Et t'adresse mon humble gerbe
De prières et de chansons.

Car c'est ton souffle qui m'anime,
Comme il anime les roseaux,
La fleur des champs la plus infime,
Et le chêne à la haute cime,
Où chantent les petits oiseaux.

E. DA SILVA

Un exemple, plus comique, celui-là, de manque de mémoire, nous est fourni par M. Lenouvel.

Il y a six mois qu'il est marié, et plus d'une fois, vers onze heures du soir, il se lève de sa chaise, prend sa femme par la main, lui affirme qu'il a passé avec elle de délicieux moments, et il s'en irait si celle-ci ne lui rappelait qu'ils sont " mari et femme. "

LE CRI DU POÈTE



O nature toujours belle dans ton renouveau ! inspire moi afin que, si je n'arrive pas du coup à la renommée, je puisse au moins tirer suffisamment du journal pour retirer ensuite mes pantalons de printemps de chez le prêteur sur gâges !...

NORD CONTRE SUD

PAR JULES VERNE

ILLUSTRATIONS PAR L. BENETT

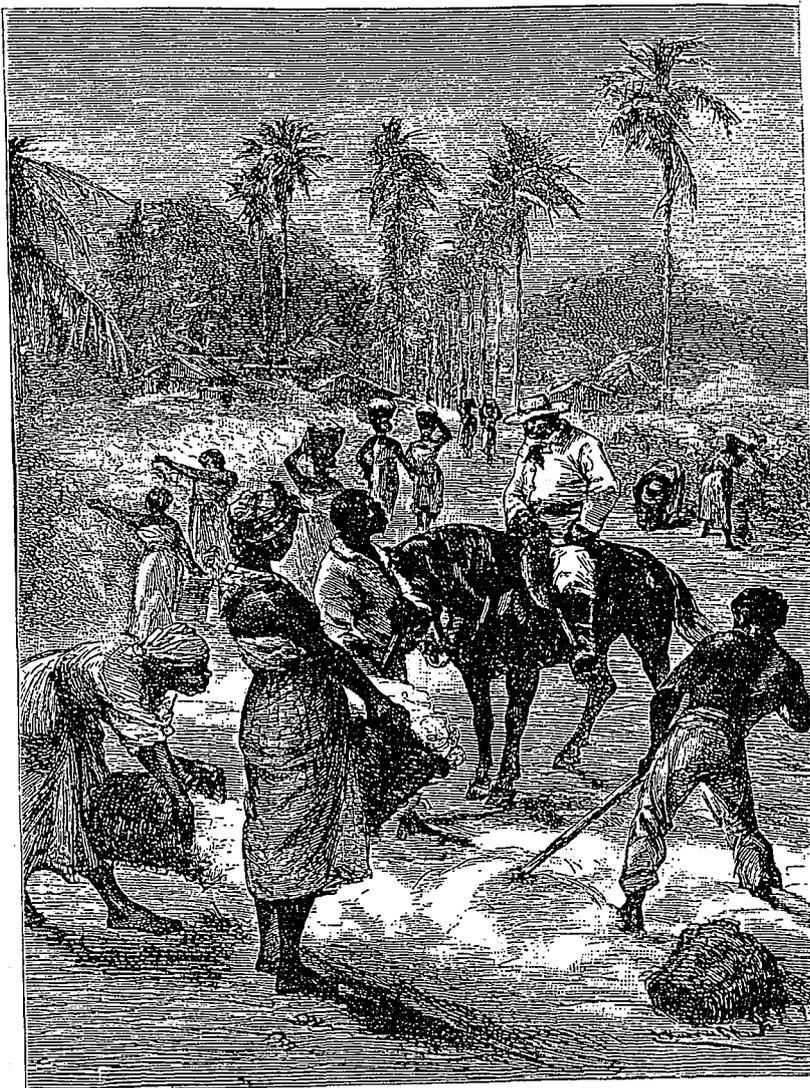
PREMIÈRE PARTIE

V

(suite)

La généreuse femme n'existait que pour son mari, pour ses enfants qu'elle adorait et au sujet desquels elle éprouvait les plus vives craintes, étant données les circonstances qui allaient amener la guerre civile jusqu'en Floride. Et si Diana, ou mieux Dy, comme on l'appelait familièrement, fillette de six ans, gaie, caressante, tout heureuse de vivre, demeurait à Castle-House près de sa mère, Gilbert n'y était plus. De là, d'incessantes angoisses que Mme Burbank ne pouvait pas toujours dissimuler.

Gilbert était un jeune homme, ayant alors vingt-quatre ans, dans lequel on retrouvait les qualités morales de son père avec un peu plus d'épanchement, et les qualités physiques avec un peu plus de grâce et de charme. Un hardi compagnon, d'ailleurs, très rompu à tous les exercices du corps; très habile aussi en équitation comme en navigation ou en chasse. A la grande terreur de sa mère, les immenses forêts et les marais du comté de Duval avaient été trop souvent le théâtre de ses exploits, non moins que les criques et les passes du Saint-John jusqu'à l'extrême bouche de Pablo. Aussi Gilbert se trouvait-il naturellement entraîné et fait à toutes les fatigues du soldat, quand furent tirés les premiers coups de feu de la guerre de sécession. Il comprit que son devoir l'appelait parmi les troupes fédérales et n'hésita pas. Il demanda à partir. Quelque chagrin que cela dût causer à sa femme, quelque danger même que pût comporter cette situation, James Burbank ne songea pas un instant à contrarier le désir de son fils. Il pensa,



comme lui, que c'était là un devoir, le devoir est au-dessus de tout.

Gilbert partit donc pour le Nord, mais son départ fut tenu aussi secret que possible. Si l'on eût su à Jacksonville que le fils de James Burbank avait pris du service dans l'armée nordiste, cela eût pu attirer des représailles sur Camdless-Bay. Le jeune homme avait été recommandé à des amis que son père avait encore dans l'Etat de New-Jersey. Ayant toujours montré du goût pour la mer, on lui procura facilement un engagement dans la marine fédérale. On avançait rapidement en ce temps-là, et, comme Gilbert n'était pas de ceux qui restent en arrière. Il marcha d'un bon pas. Le gouvernement de Washington avait les yeux sur ce jeune homme qui, dans la position où se trouvait sa famille, n'avait pas craint de venir lui offrir ses services. Gilbert se distingua à l'attaque du fort Sumter. Il était sur le *Richmond*, lorsque ce navire fut abordé par le *Manassas* à l'embouchure du Mississippi, et il contribua largement pour sa part à le dégager et à le reprendre. Après cette affaire, il fut promu enseigne, bien qu'il ne sortit pas de l'école d'Annapolis, pas plus que tous ces officiers improvisés qui furent empruntés au commerce. Avec son nouveau grade il entra dans l'escadre du commodore Dupont, il assista aux brillantes affaires du fort Hatteras, puis à la prise des Seas-Islands. Depuis quelques semaines, il était lieutenant à bord d'une des canonnières du commodore Dupont, qui allait bientôt forcer les passes du Saint-John.

Oui ! ce jeune homme, lui aussi, avait grande hâte que cette guerre sanglante prit fin. Il aimait, il était aimé. Son service terminé, il lui tardait de revenir à Camdless-Bay, où il devait épouser la fille de l'un des meilleurs amis de son père.

M. Stannard n'appartenait point à la classe des colons de la Floride. Resté veuf avec quelque fortune, il avait vou-

lu se consacrer entièrement à l'éducation de sa fille. Il habitait Jacksonville, d'où il n'avait que trois à quatre milles de fleuve à remonter pour se rendre à Camdless-Bay. Depuis quinze ans, il ne se passait pas de semaine qu'il ne vint rendre visite à la famille Burbank. On peut donc dire que Gilbert et Alice Stannard furent élevés ensemble. De là un mariage projeté de longue date, maintenant décidé, qui devait assurer le bonheur des deux jeunes gens. Bien que Walter Stannard fût originaire du Sud, il était anti-esclavagiste, ainsi que quelques-uns de ses concitoyens en Floride ; mais ceux-ci n'étaient pas assez nombreux pour tenir tête à la majorité des colons et des habitants de Jacksonville, dont les opinions tendaient à s'accuser chaque jour davantage en faveur du mouvement séparatiste. Il s'en suivait que ces honnêtes gens commençaient à être fort mal vus des meneurs du comité, des petits blancs surtout et de la populace prête à les suivre dans tous les excès.

Walter Stannard était un Américain, de la Nouvelle-Orléans. Mme Stannard, d'origine française, morte fort jeune, avait légué à sa fille les qualités généreuses qui sont particulières au sang français. Au moment du départ de Gilbert, miss Alice avait montré une grande énergie, consolant et rassurant Mme Burbank. Bien qu'elle aimât Gilbert comme elle en était aimée, elle ne cessait de répéter à sa mère que partir était un devoir, que se battre pour cette cause, c'était se battre pour l'affranchissement d'une race humaine, et, en somme, pour la liberté. Miss Alice avait alors dix-neuf ans. C'était une jeune fille blonde aux yeux presque noirs, au teint chaud, d'une taille élégante, d'une physionomie distinguée. Peut-être était-elle un peu sérieuse, mais si mobile d'expression que le moindre sourire transformait son joli visage.

Véritablement, la famille Burbank ne serait pas connue dans tous ses membres les plus fidèles, si l'on omettait les deux serviteurs, Mars et Zermah.

On l'a vu par sa lettre, Gilbert n'était pas parti seul. Mars, le mari de Zermah, l'avait accompagné. Le jeune homme n'eût pas trouvé un compagnon plus dévoué à sa personne que cet esclave de Camdless-Bay, devenu libre en mettant le pied sur les territoires anti-esclavagistes. Mais, pour Mars, Gilbert était toujours son jeune maître, et il n'avait pas voulu le quitter, bien que le gouvernement fédéral eût déjà formé des bataillons noirs où il eût trouvé sa place.

Mars et Zermah n'étaient point de race nègre par

leur naissance. C'étaient deux métis. Zermah avait pour frère cet héroïque esclave, Robert Small, qui, quatre mois plus tard, allait enlever aux conférés, dans la baie même de Charlestown, un petit vapeur armé de deux canons dont il fit hommage à la flotte fédérale.

Zermah avait donc de qui tenir, Mars aussi. C'était un heureux ménage, que, pendant les premières années, l'odieux trafic de l'esclavage avait menacé plus d'une fois de briser. C'était même au moment où Mars et Zermah allaient être séparés l'un de l'autre par les basards d'une vente, qu'ils étaient entrés à Camdless-Bay dans le personnel de la plantation.

Voici en quelles circonstances :

Zermah avait actuellement trente et un ans, Mars trente-cinq. Sept ans auparavant, ils s'étaient mariés alors qu'ils appartenaient à un certain colon nommé Tickborn, dont l'établissement se trouvait à une vingtaine de mille en amont de Camdless-Bay. Depuis quelques années, ce colon avait eu des rapports fréquents avec Texar. Celui-ci rendait souvent visite à la plantation, où il trouvait bon accueil. Rien d'étonnant à cela, puisque Tickborn, en somme, ne jouissait d'aucune estime dans le comté. Son intelligence étant fort médiocre, ses affaires n'ayant point prospéré, il fut obligé de mettre en vente un lot de ses esclaves.

Précisément, à cette époque, Zermah, très maltraitée comme tout le personnel de la plantation Tickborn, venait de mettre au monde un pauvre petit être, dont elle fut presque aussitôt séparée. Pendant qu'elle expiait en prison une faute dont elle n'était même pas coupable, son enfant mourut entre ses bras. On juge ce que fut la douleur de Zermah, ce que fut la colère de Mars. Mais que pouvaient ces malheureux contre un maître auquel leur chair appartenait, morte ou vivante, puisqu'il l'avait achetée ?

Or, à ce chagrin allait s'en joindre un autre non moins terrible. En effet, le lendemain du jour où leur enfant était mort, Mars et Zermah, ayant été mis à l'encan, étaient menacés d'être séparés l'un de l'autre. Oui, cette consolation de se retrouver ensemble sous un nouveau maître, ils ne devaient même pas l'avoir ! Un homme s'était présenté, qui offrait d'acheter Zermah, mais Zermah seule, bien qu'il ne possédât pas de plantation. Un caprice, sans doute ! Et cet homme, c'était Texar. Son ami Tickborn allait donc passer contrat avec lui, quand, au dernier moment, il se produisit une surenchère de la part d'un nouvel acheteur.

C'était James Burbank, qui assistait à cette vente

publique des esclaves de Tickborn et s'était senti très touché du sort de la malheureuse métisse, suppliant en vain qu'on ne la séparât pas de son mari.

Précisément, James Burbank avait besoin d'une nourrice pour sa petite fille. Ayant appris qu'une des esclaves de Tickborn, dont l'enfant venait de mourir, se trouvait dans des conditions voulues, il ne songeait qu'à acheter la nourrice ; mais, ému des pleurs de Zermah, il n'hésita pas à proposer, de son mari et d'elle, un prix supérieur à tous ceux qu'on avait offerts jusqu'alors.

Texar connaissait James Burbank, qui l'avait déjà plusieurs fois chassé de son domaine, comme un homme d'une réputation suspecte. C'est même de là que datait la haine que Texar avait vouée à toute la famille de Camdless-Bay.

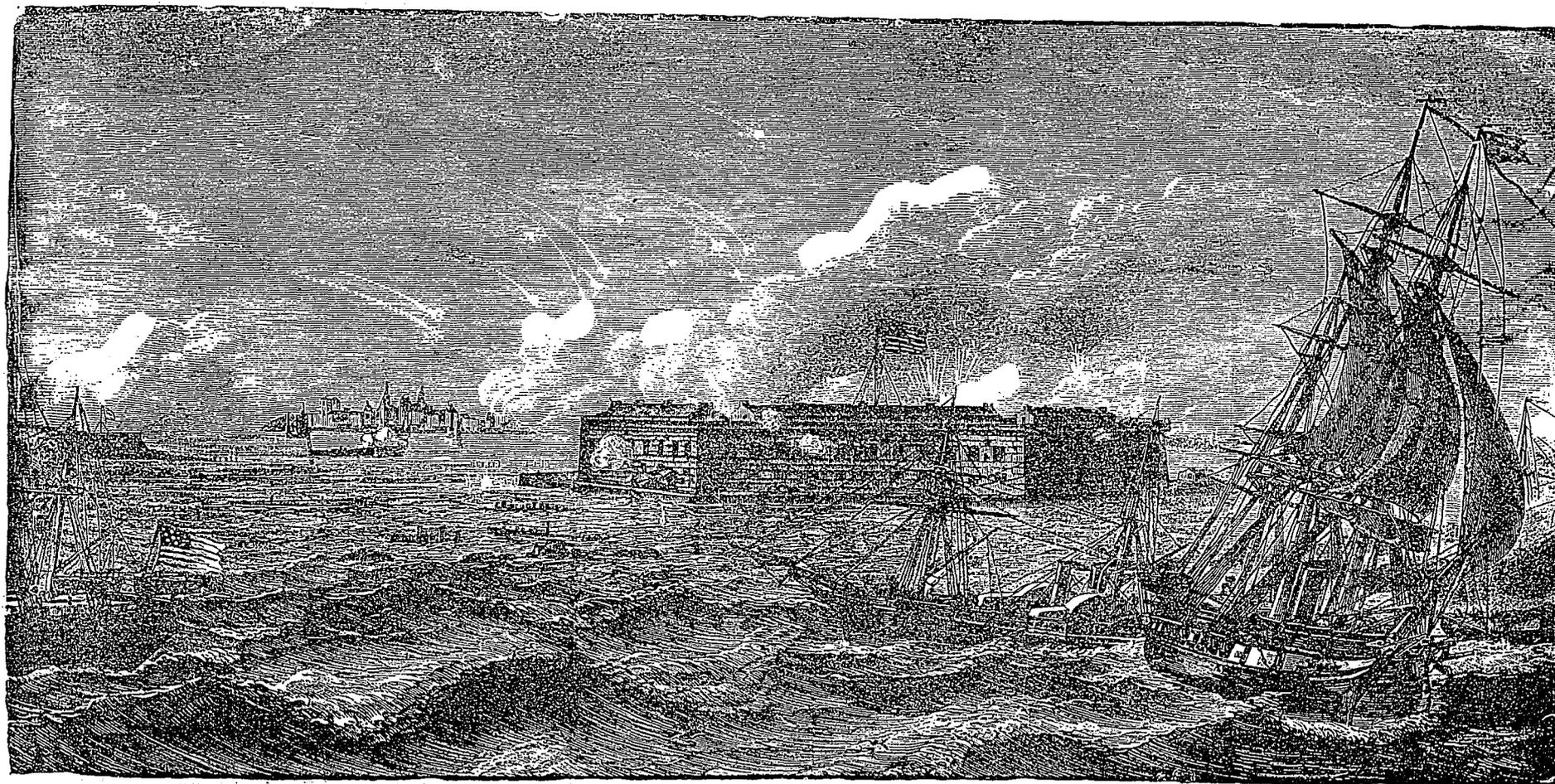
Texar voulut donc lutter contre son riche concurrent ; ce fut en vain. Il s'enfêta. Il fit monter au double le prix que Tickborn demandait de la métisse et de son mari. Cela ne servit qu'à les faire payer très cher par James Burbank. Finalement le couple lui fut adjugé.

Ainsi, non seulement Mars et Zermah ne seraient pas séparés l'un de l'autre, mais ils allaient entrer au service du plus généreux des colons de toute la Floride. Quel adoucissement ce fut à leur malheur, et avec quelle assurance ils pouvaient envisager l'avenir !

Zermah, six ans après, était encore dans toute la maturité de sa beauté de métisse. Nature énergique, cœur dévoué à ses maîtres, elle avait eu plus d'une fois l'occasion — elle devait l'avoir dans la suite — de leur prouver son dévouement. Mars était digne de la femme à laquelle l'acte charitable de James Burbank l'avait pour jamais rattaché. C'était un type remarquable de ces Africains, auxquels s'est largement mêlé le sang créole. Grand, robuste, d'un courage à toute épreuve. Il devait rendre de véritables services à son nouveau maître.

D'ailleurs, ces deux nouveaux serviteurs, adjoints au personnel de la plantation, ne furent pas traités en esclaves. Ils avaient été vite appréciés pour leur bonté et leur intelligence. Mars fut spécialement affecté au service du jeune Gilbert. Zermah devint la nourrice de Diana. Cette situation ne pouvait que les introduire plus profondément dans l'intimité de la famille.

Zermah ressentit pour la petite fille un amour de mère, cet amour qu'elle ne pouvait plus reporter sur l'enfant qu'elle avait perdu. Dy le lui rendit bien, et l'affection de l'une avait toujours répondu aux soins maternels de l'autre. Aussi, Mme Burbank éprouvait-elle



NORD CONTRE SUD — BOMBARDEMENT DU FORT SUMTER

Le fort Sumter fut pris aux Américains du Nord par les confédérés du Sud au commencement de mai 1861. Le major Anderson, commandant du fort, ne se rendit que lorsque le feu des sudistes eut détruit tout son matériel, et que sa provision de vivres eut été complètement épuisée.

“ Pour échapper à la suffocation, rapporte un officier du major Anderson, nous étions obligés de nous coucher à plat ventre sur le sol, et de nous imbiber la figure de temps en temps avec nos mouchoirs trempés dans l'eau.”

pour Zermah autant d'amitié que de reconnaissance.

Mêmes sentiments entre Gilbert et Mars. Adroit et vigoureux, le métis avait généreusement contribué à rendre son jeune maître habile à tous les exercices du corps. James Burbank ne pouvait que s'applaudir de l'avoir attaché à son fils.

Ainsi, en aucun temps, la situation de Zermah et de Mars n'avait été si heureuse, et cela au sortir des mains d'un Tickborn, après avoir risqué de tomber dans celle d'un Texar. — Ils ne devaient jamais l'oublier.

VII

QUAND MEME

Comme on l'a vu, James Burbank avait reçu un ordre de se présenter en personne devant les autorités de Jacksonville. Si ce n'était pas encore le coup de foudre, c'était, du moins, l'éclair qui le précède.

James Burbank n'en fut pas ébranlé ; mais quelles inquiétudes éprouva toute la famille ! Pourquoi le propriétaire de Camdless-Bay était-il mandé à Jacksonville ? C'était bien un ordre, non une invitation, de comparaître devant les autorités. Que lui voulait-on ? Cette mesure venait-elle à la suite d'une proposition d'enquête qui allait être commencée contre lui ? Était-ce sa liberté, sinon sa vie, que menaçait cette décision ? S'il obéissait, s'il quittait Castle-House, l'y laisserait-on revenir ? S'il n'obéissait pas, emploierait-on la force pour le contraindre ? Et, dans ce

cas, à quels périls, à quelles violences les siens seraient-ils exposés ?

— Tu n'iras pas, James !

C'était Mme Burbank qui venait de parler ainsi, et, on le sentait bien, au nom de tous.

— Non, monsieur Burbank, ajouta miss Alice, vous ne pouvez pas songer à nous quitter. . . .

— Et pour aller te mettre à la merci de pareilles gens ! ajouta Edward Carrol.

James Burbank n'avait pas répondu. Tout d'abord, devant cette injonction brutale, son indignation s'était soulevée, et c'est à peine s'il avait pu la maîtriser.

Mais qu'y avait-il donc de nouveau qui rendit ces magistrats si audacieux ? Les compagnons et partisans de Texar étaient-ils devenus les maîtres ? Avaient-ils renversés les autorités qui conservaient encore quelque modération, et détenaient-ils le pouvoir à leur place ? Non ! Le régisseur Perry, revenu dans l'après-midi de Jacksonville, n'avait rapporté aucune nouvelle de ce genre.

— Ne serait-ce pas, dit M. Stannard, quelque récent fait de guerre, à l'avantage des sudistes, qui pousserait les Floridiens à exercer des violences contre nous ?

— Je crains bien qu'il en soit ainsi ! répondit Edward Carrol. Si le Nord a éprouvé quelque échec, ces malfaiteurs ne se croiront plus menacés par l'approche du commodore Dupont, et ils sont capables de se porter à tous les excès ?

— On disait que, dans le Texas, reprit M. Stannard, les troupes fédérales avaient dû se retirer devant les milices de Sibley et repasser le Rio Grande, après avoir

subi une défaite assez grave à Valverde. C'est du moins ce que m'a appris un homme de Jacksonville que j'ai rencontré, il y a une heure à peine.

— Evidemment, ajouta Edward Carrol, voilà ce qui aura rendu ces gens si hardis !

— L'armée de Sherman, la flottille de Dupont, n'arriveront pas ? s'écria M^{me} Burbank.

— Nous ne sommes qu'au 26 février, répondit miss Alice, et, d'après la lettre de Gilbert, les bâtiments fédéraux ne doivent pas prendre la mer avant le 28.

— Et puis, il faut le temps de descendre jus qu'aux bouches du Saint-John, ajouta M. Stannard, le temps de forcer les passes, de franchir la barre, d'opérer une descente à Jacksonville. C'est dix jours encore. . . .

— Dix jours ! murmura Alice.

— Dix jours ! . . . ajouta M^{me} Burbank. Et d'ici là que de malheurs peuvent nous atteindre !

James Burbank ne s'était point mêlé à cette conversation. Il réfléchissait. Devant l'injonction qui lui était faite, il se demandait quel parti prendre. Refuser d'obéir, n'était-ce pas risquer de voir toute la populace de Jacksonville, avec l'approbation ouverte ou tacite des autorités, se précipiter sur Camdless-Bay ? Quels dangers courrait alors sa famille ! Non ! Il valait mieux n'exposer que sa personne. Dût sa vie ou sa liberté être en péril, il pouvait espérer que ce péril ne menacerait que lui seul.

M^{me} Burbank regardait son mari avec la plus vive inquiétude. Elle sentait qu'un combat se livrait en lui. Elle hésitait à l'interroger. Ni miss Alice, ni M. Stannard,

ni Edward Carrol, n'osaient lui demander quelle réponse il comptait faire à cet ordre envoyé de Jacksonville.

Ce fut la petite Dy qui, inconsciemment sans doute, se fit l'interprète de toute la famille. Elle était allé près de son père, qui l'avait mise sur ses genoux.

— Père ? dit-elle.

— Est-ce que tu iras chez ces méchants qui veulent nous faire tant de peine ?

— Oui. . . j'irai ! . . .

— James ! . . . s'écria M^{me} Burbank.

— Il le faut ! . . . C'est mon devoir ! . . . J'irai !

James Burbank avait si résolument parlé qu'il eût été inutile de vouloir combattre ce dessein, dont il avait évidemment calculé toutes les conséquences. Sa femme était venue se placer près de lui, elle l'embrassait, elle le serrait dans ses bras, mais elle ne disait plus rien. Et qu'aurait-elle pu dire ?

— Mes amis, dit James Burbank, il est possible, après tout, que nous exagérions singulièrement la portée de cet acte d'arbitraire. Que peut-on me reprocher ? Rien en fait, on le sait bien ! incriminer mes opinions, soit ! mes opinions m'appartiennent ! Je ne les ai jamais cachées à mes adversaires, et, ce que j'ai pensé toute ma vie, je n'hésiterai pas, s'il le faut, à le leur dire en face !

— Nous t'accompagnerons, James, dit Edward Carrol.

— Oui, ajouta M. Stannard. Nous ne vous laisserons pas aller sans nous à Jacksonville.

— Non, mes amis, répondit James Burbank. A moi seul il est enjoint de me rendre devant les magistrats de Court-Justice, et

j'irai seul. Il se pourrait, d'ailleurs, que je fusse retenu quelques jours, il faut donc que vous restiez tous les deux à Camdless-Bay. C'est à vous que je dois maintenant confier toute notre famille pendant mon absence.

— Ainsi tu vas nous quitter père ? s'écria la petite Dy.

— Oui, fillette, répondit M. Burbank d'un ton enjoué. Mais, si, demain, je ne déjeune pas avec vous, tu peux compter que je serai revenu pour dîner, et nous passerons la soirée tous ensemble. — Ah ! dis-moi ! si peu de temps que je reste à Jacksonville, j'en aurai toujours assez pour t'acheter quelque chose ! . . . Qu'est-ce qui pourrait te faire partir ? Que veux-tu que je te rapporte ?

— Toi... père... toi ! . . .” répondit l'enfant.

Sur ce mot qui exprimait si bien le désir de tous, la famille se sépara, après que James Burbank eut fait prendre les mesures de sécurité qu'exigeaient les circonstances.

La nuit se passa sans alerte. Le lendemain, James Burbank, levé dès l'aube, prit l'avenue de bambous qui conduit au petit port. Là, il donna ses ordres pour qu'une embarcation fût prête à huit heures, afin de le transporter de l'autre côté du fleuve.

Comme il se dirigeait vers Castle-House, en revenant du pier, il fut accosté par Zermah.

— Maître, lui dit-elle, votre décision est bien prise ? Vous allez partir pour Jacksonville ?

— Sans doute, Zermah, et je dois le faire dans notre intérêt à tous. Tu me comprends, n'est-ce pas ?

(à suivre)

JERUSALEM

SOUVENIR

D'UN VOYAGE EN TERRE SAINTE

CHAPITRE XI

(suite)

Quel bonheur de contempler les collines et les vallées qui ont vu le Sauveur, de marcher sur la terre qu'il a foulée, de respirer l'air qui a frémi sous le souffle de sa parole, de baiser la pierre sous laquelle il a été enseveli ! Ces joies surpassent toutes les félicités terrestres.

Jérusalem ! quel nom ! Nulle autre cité ne saurait éveiller autant de souvenirs, ni exciter le même enthousiasme. Quelle autre ville a jamais eu de plus hautes destinées, joué un rôle plus important dans le monde ? Mais ses enfants sont dispersés dans tous les coins de l'univers : ils ne se réunissent plus dans son enceinte pour célébrer leurs grandes solennités.

Il y a là une ville invisible, peuplée d'ombres vivantes, qui envahissent le cœur et le tiennent captif dans une mystérieuse contemplation.

C'est ici que le Sauveur a pleuré ! c'est ici qu'il est mort ! c'est ici qu'il a opéré le salut du monde ! c'est l'unique pensée qui subjugue toutes les facultés de l'âme.

Jérusalem est le cadre de toute l'histoire humaine ; elle est le foyer des origines et des généalogies ; elle est la ville des patriarches, des prophètes, des apôtres, la patrie de Dieu et de l'homme ; elle est le berceau de l'Eglise catholique.

Jérusalem est un labyrinthe de ruines plongées dans une épaisse poussière : poussière sainte, si vous le voulez, poussière de pontifes, de rois et de tous les peuples de la terre ; mais c'est toujours de la poussière, dernière expression de l'histoire humaine. Cette ville merveilleuse a été vingt fois renversée et rebâtie, en sorte que les ruines de toutes les époques sont couchées les unes sur les autres et forment des montagnes de décombres

étagées par siècles. A chaque pas on monte et on descend ; on s'engage dans les rues, ou plutôt dans une série de défilés qui sont de vrais tunnels, et l'on soulève à mesure qu'on avance, la poussière des anciens géants et des modernes héros des croisades, poussière de tous les temps et de toutes les contrées du monde. Tout cela pêle-mêle est confondu dans une même enceinte, le cadre de l'Ancien et du Nouveau Testament.

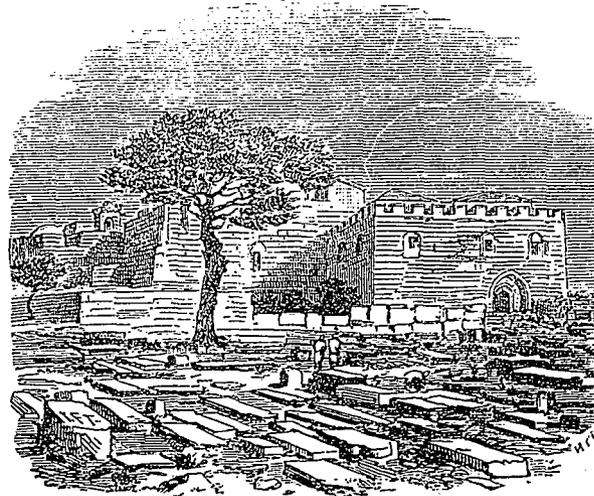
Tel est le premier aspect qui frappe, et la première voix qu'on entend est celle-ci :

“ Jérusalem n'est plus ici bas ; elle est en haut.”

Les ruines qui ont subsisté ne sont que les témoins des âges passés, attestant l'exactitude ponctuelle des récits de l'Écriture.

La cité n'est plus ! Sion est un désert ! Jérusalem est sans beauté et sans éclat, sans lumière ; son temple a été réduit en cendres. Elle a perdu jusqu'au souvenir de son culte, de ses victimes, de ses pontifes ; ses sanctuaires sont en ruines, et, au-delà de ces bouleversements, l'on croit apercevoir les confins du monde ; on regarde le ciel, et la pensée se perd dans l'infini. L'émotion ne se refroidit point en ramenant l'attention sur les réalités qui ne frappent que les sens corporels.

Au moyen âge, Jérusalem subit les destinées les plus



CIMETIÈRE JUIF A JÉRUSALEM — TOMBEAU DE DAVID

diverses. Godefroy de Bouillon achève ce que Charles Martel avait commencé dans les plaines de Poitiers : il défend la chrétienté contre les infidèles.

Il refuse de prendre le titre de roi et de porter une couronne d'or dans la ville où le Fils de Dieu a été couronné d'épines. Un royaume chrétien s'élève tout à coup à la place où Mahomet avait régné en maître. La ville subit une entière transformation : les habitants, les lois, les mœurs, la religion, présentent un aspect nouveau. Il est certain que si Godefroy de Bouillon eût vécu plus longtemps, il aurait établi sur des bases solides le nouvel empire chrétien de Jérusalem.

On ne peut contester que la conquête de la ville sainte a été l'œuvre de tous les peuples chrétiens, mais particulièrement celle des Francs. Nous devons en être fiers, et nous dévouer encore pour la ville qui renferme le tombeau du Sauveur. Mais comment ne pas faire d'amères réflexions en voyant tant de Français qui ont cessé d'être des Francs ?

Examinons maintenant l'intérieur de Jérusalem. Celui qui n'a jamais vu une ville orientale peut difficilement se faire une idée de la cité sainte. Jérusalem présente un dédale de rues tortueuses, irrégulières, pavées de pierres pointues et glissantes ; rues si étroites, qu'un chameau, s'il est chargé, les barre entièrement, et que l'on est obligé de se faufiler, en se courbant, sous le ballot qu'il porte. Ce n'est rien, quand il n'y en a qu'un ; mais ordinairement ces animaux voyagent par longues et lentes files.

A droite et à gauche, s'élèvent des maisons à toits plats, sans alignement, sans ornements, sans fenêtres ; elles s'ouvrent presque toutes sur une cour intérieure. Une seule porte y donne accès, mais elle est toujours verrouillée.

A Jérusalem, la vie intérieure est mystère ; mais chaque pierre parle et sollicite l'attention et l'étude du pèlerin.

Aucun monument n'attire les regards au premier abord : ni la coupole du Saint-Sépulcre, ni la mosquée de l'esplanade du Temple, ni l'antique tour du mont Sion ; c'est tout Jérusalem qui est le grand monument biblique ; chaque pierre est une relique ; la poussière elle-même porte dans ses rides profondes la race des miracles.

On marche avec précaution dans ces rues sombres, étroites, informes, parfois entièrement voûtées, où la nuit et le jour subsistent simultanément.

Ce qui cause un plus grand étonnement encore, c'est l'aspect de la population, qui est singulièrement ana-

logue au caractère de la cité antique. Nulle part on ne rencontre une si bizarre diversité de types et de physiologies.

Autour du troupeau de catholiques fidèles, sous la garde du patriarche latin et des fils de Saint-François, se meuvent des multitudes de chrétiens dégénérés, des Coptes descendants des anciens Egyptiens, des indigènes de la Syrie et de la Mésopotamie, des Grecs, des Latins de toutes les races, des Orientaux de tous les âges, des mahométans de toutes les sectes, des Arabes de toutes les couleurs.

Des milliers de Juifs venus de tous les pays du globe, pour apporter leurs ossements en Terre sainte, forment à Jérusalem une classe à part.

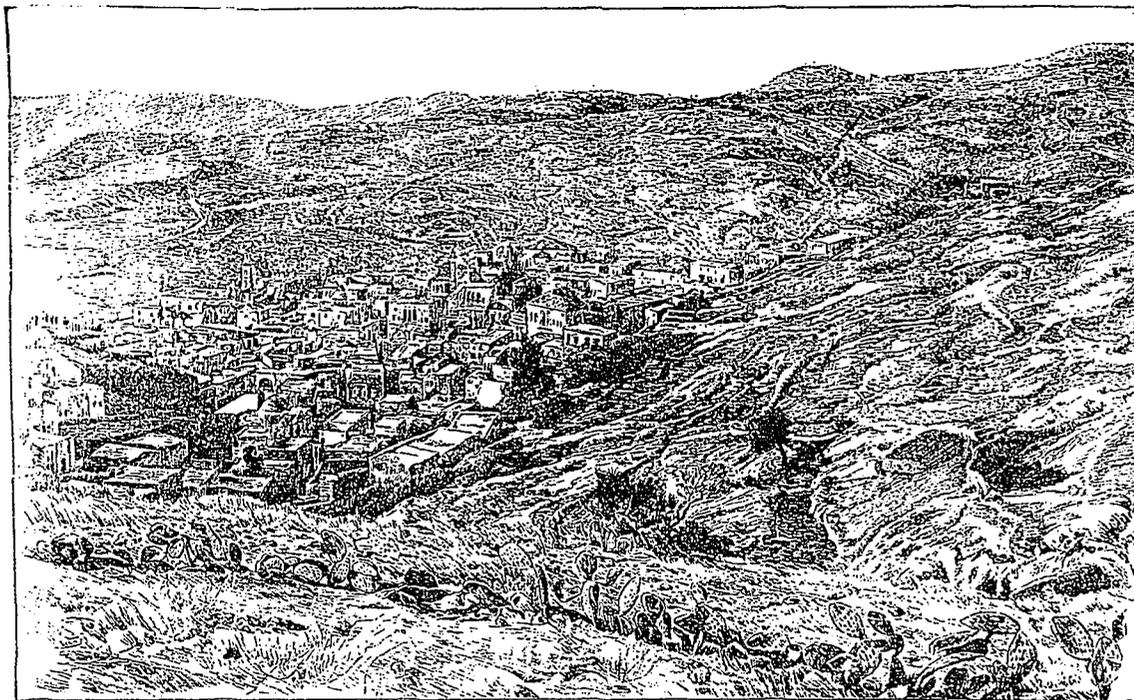
Un groupe nombreux, à peu près deux cents pèlerins, avait été désigné pour la Casa-Nova, où se trouvait la direction, ayant à la tête le R. P. Picard, M. de Belcastel et l'état-major. Je suis assez heureux d'être du nombre du groupe logé dans cet antique hospice franciscain, dont le confortable relatif pouvait sembler du sybaritisme après les nuits passées sous la tente et le pénible voyage en Samarie. Les privations donnent de la valeur aux moindres choses. Aussi nous n'étions pas médiocrement charmées lorsque, après avoir traversé de longs cloîtres, nous entrions dans un vaste réfectoire, éclairé par deux lustres, et où des tables recouvertes de nappes blanches pouvaient contenir plus de cents couverts. Une autre salle semblable recevait le même nombre de pèlerins. Au-dessus des portes, des fresques représentaient les écussons des Pères de la Terre sainte. La Casa-Nova était pour nous une ancienne connaissance et un bien précieux souvenir. Nous l'avons trouvée fort embellie depuis notre premier voyage en Palestine, remontant à une dizaine d'années.

La grande hospitalité des Fils de Saint-François fait des prodiges. Les bons pères nous accueillent avec autant de charité que d'empressement. Leur excellent supérieur, toujours affable et souriant, s'ingénie de toutes les manières pour nous bien caser.

UN BON CONSEIL

Si vous voulez, messieurs, être aimé d'une dame,
Sériez vous sans esprit, laid, même déjà vieux,
Soyez bien habillé, tout est là... — Sous nos cieus,
L'amour regarde plus le fourreau que la lame.

MARIPOSA.



VUE DE NAZARETH. (Croquis à la plume de JAMES TISSOT)

XII

FÊTE DE L'ASCENSION

SUR LE MONT DES OLIVIERS

Jeudi 18 mai, nous avons l'insigne bonheur de célébrer l'Ascension de notre Sauveur sur la montagne des Oliviers. C'est une consolation accordée aux catholiques une fois l'année, et les chrétiens de Jérusalem sont arrivés avec empressement à cette pieuse cérémonie. La veille de la fête, les religieux franciscains se rendent tous au mont des Oliviers et y séjournent jusqu'au lendemain. Ils officient dans le sanctuaire le jour et la nuit, comme dans leur église.

Sur le sommet du mont des Oliviers, au milieu d'une cour circulaire, se trouve une petite mosquée. Des fragments de colonnes indiquent qu'un grand sanctuaire fut jadis élevé en ce lieu.

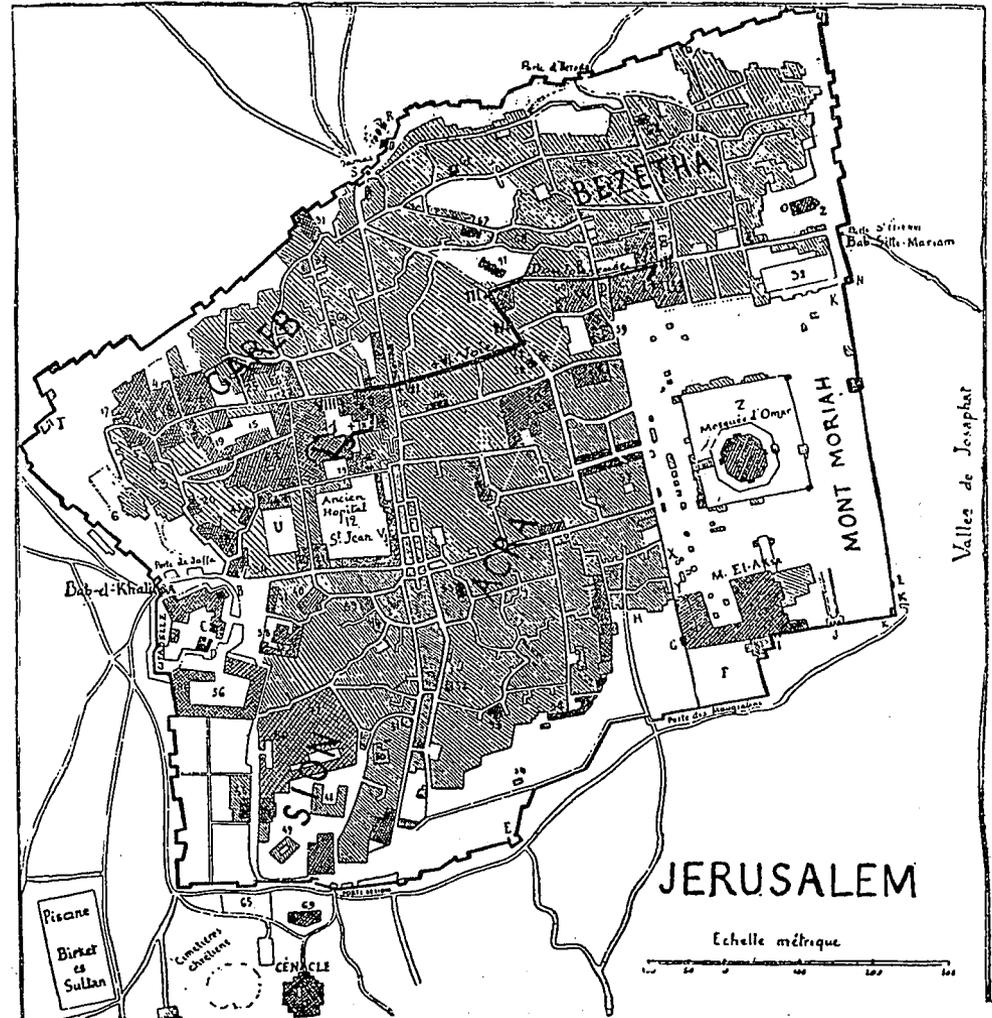
Cette mosquée renferme une partie du rocher portant l'empreinte du pied gauche du Sauveur. Cette empreinte est encadrée par quatre marbres, qui lui font un encaissement de quelques centimètres. Ce cadre a environ un mètre de large sur un demi-mètre de long. Les catholiques ont la permission d'y célébrer les offices de l'Ascension. Les Grecs ou schismatiques ne sont autorisés qu'à y faire trois ou quatre processions. A trente ou quarante pas de cette construction se trouve la galerie du *Pater*, ainsi appelée parce que Notre-Seigneur y enseigna cette prière à ses disciples. Un fort beau cloître s'élève en ce lieu, avec des plaques de marbre sur lesquelles le *Pater* est inscrit en trente-deux langues. Chaque plaque est enfermée dans un cintre ogival du cloître. Dans ces cintres on avait placé des autels portatifs; d'autres se trouvaient à l'église des Carmélites, attenante à ce cloître. De deux heures jusqu'à neuf heures du matin, quatre-cent quatre-vingts prêtres y célébraient le saint sacrifice. Le sang de Jésus-Christ coula, pour ainsi dire, à flots sur la montagne des Oliviers.

La messe du pèlerinage était fixée à six heures et demie: nous quittons la Casa-Nova dès cinq heures du matin avec un groupe nombreux. Pendant quelque temps nous suivons la Voie Douleuruse; nous passons près de la chapelle de la Flagellation, qui appartient aux pères franciscains, et près de la belle église de Sainte-Anne. Nous franchissons la porte de Saint-Etienne. Une foule d'aveugles et de lépreux bordent le chemin; en criant pitié et en se lamentant, absolument comme dans l'Évangile.

L'horrible maladie biblique s'est perpétuée à Jérusalem, à Naplouse et dans plusieurs autres villes de la Palestine. Comme du temps de l'ancienne loi, ces malheureux errent près de la porte des cités et habitent des cabanes isolées, réduits à la charitépublique. A Jérusalem, la léproserie se trouve près de la porte de Sion. La lèpre égarne l'enfant, et ne se déclare chez lui que vers dix à douze ans. La vue de ces lépreux déchire le cœur. Ils tendent vers nous des mains difformes, et nous demandent *bakchiche* d'une voix éteinte. Souvent des ulcères remplacent les yeux absents.

A partir des remparts, la montagne sur laquelle s'élève Jérusalem descend à pic jusqu'au Cédron, qui forme le fond de la vallée de Josaphat. Un pont d'une seule arche le traverse, et conduit au mont des Oliviers, qu'éclaire admirablement le soleil levant. Tous les chemins sont sillonnés par les habitants en habits de fête, par les pèlerins gravissant la montagne. Au bout de quelques minutes de marche, nous rencontrons un petit espace entouré d'un mur: c'est le jardin de Gethsémani, qui renferme les huit gros oliviers sous lesquels le Sauveur pria la veille de sa passion. Ces arbres vénérables ont huit mètres de circonférence. On sait que l'âge de l'olivier se compte par siècles; qu'il se rajeunit, pour ainsi dire, en renaissant de ses propres racines. Il n'est donc pas incroyable que les arbres de Gethsémani remontent au temps de Jésus-Christ. Les pères franciscains ont la garde de ce jardin, qu'ils cultivent avec amour; ils recueillent avec grand soin les fruits de ces arbres précieux, dont ils font des chapelets fort recherchés. Un peu plus loin se trouve la grotte de l'Agonie, témoin de la plus poignante douleur qui ait jamais brisé un cœur humain.

(à suivre)



Plan de Jérusalem.

HISTOIRE POPULAIRE

DE

NAPOLÉON I^{ER}

Raconté par un vieux Soldat.

CHAPITRE XLV

1815

L'Empereur appliqua le même calcul à la ville de Lyon, qui, également appuyée par ses deux fleuves, protégée par une armée de vingt cinq milles et par une population dès longtemps aguerrie à un siège, eût encore compté sur les talents du maréchal Suchet, ayant soixante mille hommes sous ses ordres.

Ce plan, suivant lequel l'ennemi, forcé de bloquer ou d'observer près de cinquante forteresses, fût devenu trop faible contre Paris et contre Lyon, méritait sans doute la préférence, après le projet que Napoléon avait voulu exécuter dès les premiers jours de son arrivée, projet qui consistait comme je l'ai dit, à surprendre les soldats de la coalition, non dans leurs bivouacs, mais dans leurs cantonnements du Rhin et de la Belgique.

La résolution d'une attaque imprévue et soudaine rejetée, Napoléon regardait le parti de rester sur la défensive comme le meilleur, mais tous les hommes appelés à avoir une opinion lui représentèrent qu' aussitôt que quelques départements seraient envahis, le découragement se mettrait partout, et que la Chambre des représentants donnerait elle-même le signal de la défection.

Contrarié dans ses idées, l'Empereur adopta alors la proposition de prévenir les alliés, qui ne pouvaient être prêts que le 15 juillet, et d'ouvrir la campagne le 15 juin. Il n'avait affaire qu'à l'armée anglo-hollandaise et à l'armée prusso-saxonne, dans un pays ami, en Belgique, dont l'armée recruterait la sienne si l'ennemi était vaincu. Il se portait alors sur l'Alsace, ralliait à son



aigle victorieuse le corps de Rapp, et il allait fermer les Vosges aux armées russe et autrichienne.

Ce projet l'emporta, malgré la conviction de Napoléon. Pour comble de malheurs, la Vendée s'insurgea, et il fallut détacher vingt mille hommes de l'armée de Flandre, sous les ordres du général Lamarque, qui eut la mission de réduire les Vendéens, armés et soldés par l'Angleterre.

Ce plan de campagne arrêté, et l'ouverture des hostilités fixée au 15 juin, la garde impériale partit le 8 de Paris, à marches forcées, pour Avesnes : tous les autres corps de l'armée étaient également en mouvement vers Maubeuge et Philippeville. Dans la nuit du 11 au 12, Napoléon quitta la capitale, chargé de la responsabilité de tous les périls, et de celle, plus forte encore, de toutes les trahisons.

CHAPITRE XLVI

1815

Batailles de Ligny et de Waterloo. — Retour de Napoléon à Paris.

WELLINGTON avait son quartier général à Bruxelles ; son armée, qui présentait une masse de cent quatre

mille combattants, campait autour de Gand, de Nivelles, de Genappe et de Soignies.

Blücher, à la tête de cent vingt mille hommes, était à Namur ; ses cantonnements, appuyés à la gauche des Anglais, occupaient les environs de Ham, de Charleroi et de Fleurus, rendez-vous général de ses troupes. Un bataillon, détaché à Frasmes par la brigade placée à Genappe, formait le seul point de liaison entre les deux armées.

Trop faible pour les affronter à la fois, Napoléon dut adopter le parti de les battre séparément. Il avait calculé, d'après la position de Wellington et de celle de Blücher, qu'il leur fallait au moins deux jours pour faire leur jonction et agir sur le même champ de bataille ; et dès lors la possibilité d'une double victoire lui avait paru probable. Restait à choisir entre deux opérations offensives.

Assaillir de front les Anglais pouvait être dangereux, et même n'aboutir, en cas de succès, qu'à amener la réunion des ennemis. Napoléon résolut d'attaquer la tête des colonnes de l'armée prussienne, de percer leur ligne à Charleroi, et d'ouvrir entre elles tout l'espace de Namur à Bruxelles. Il s'était déterminé par de puissantes raisons.

Napoléon avait bien exécuté ce qu'il avait bien conçu : l'armée, forte de cent vingt-deux mille quatre cents



DERNIÈRE CHARGE DES LANCIERS ROUGES — WATERLOO, 18 JUIN 1815

hommes, et pourvue de trois cent cinquante bouches à feu, se trouvait réunie le 14, à l'insu des Prussiens, et apprenait la présence de l'Empereur par une proclamation.

Tout avait réussi au gré de son attente : le 14 au soir, une sécurité parfaite régnait à Bruxelles, à Charleroi et à Namur. Blücher allait être surpris ; mais le général français Bourmont, qui commandait une division du quatrième corps, et qui n'avait été employé que sur les vives instances du général Gérard, passa à l'ennemi avec le colonel de génie Clouet et le chef d'escadron Villoutrey, écuyer de l'Empereur.

Blücher profita des renseignements qu'il reçut du transfuge Bourmont, pour se rapprocher de l'armée anglaise. Napoléon, de son côté, prévoyant les changements que devait produire une révélation aussi fautive, et connaissant le caractère entreprenant de Blücher, pris de nouvelles dispositions : le 15, à la pointe du jour, l'armée française se prépara à passer la Sambre sur trois points.

(à suivre)

CE SONT LES PRUSSIENS QUI ARRIVENT !

Le 18 juin, dès la pointe du jour, toute l'armée s'ébranla et se mit en marche sur onze colonnes. Napoléon, à la tête de sa vieille garde, se porta sur les hauteurs de Rossomme, devant une espèce de tour bâtie en bois et visible de fort loin dans la campagne, et s'y tint en observation.

La chaleur était étouffante, le temps était sombre. Les soldats, accablés de fatigue et inondés par la pluie qui était tombée toute la nuit, avaient néanmoins salué de leurs *viva* ordinaires ce jour qui, pour la plupart d'entre eux, devait être le dernier.

Quelques paroles de commandement de loin en loin et le bruit du tonnerre qui grondait dans l'espace interrompaient seuls le silence de la plaine. L'armée française ne comptait plus que 69,000 hommes, en raison de l'absence du corps d'armée de Grouchy. L'armée de Wellington était à elle seule de 90,000 hommes. Napoléon se crut supérieur en force quoique inférieur en nombre. Il n'y avait que moitié d'Anglais dans cette armée, tandis que la nôtre n'était composée que de Français faisant cause commune de gloire sous le même drapeau ;

aussi Napoléon était-il plein de confiance et paraissait-il même de très bonne humeur.

Tout en donnant des ordres nombreux, ils causaient gaiement avec ceux de ses officiers-généraux qui se trouvaient le plus près de lui. Au fur et à mesure qu'on lui amenait des prisonniers de distinction, il les interrogeait avec vivacité et prenait du tabac à tout moment. Éprouvant une soif ardente, il demanda quelque chose à boire. Les fournisseurs de sa maison étant trop éloignés, on se procura assez difficilement une bouteille de vin. Le grand-maréchal lui ayant présenté un gobelet à moitié rempli, à peine l'eut-il approché de ses lèvres qu'il le rendait à Bertrand.

— Votre majesté trouve peut-être ce vin *un peu raide* ? dit le grand-maréchal ; c'est qu'il est de l'année dernière.

— De l'année dernière ! répéta en souriant Napoléon ; vous avez bien de la bonté ; dites plutôt de l'année prochaine.

* *

Pendant arrivent à chaque instant des officiers d'état-major qui, après avoir parcouru toute la ligne viennent faire leur rapport. Napoléon se décide alors à tourner la gauche de l'ennemi afin d'offrir un point de jonction au corps d'armée de Grouchy, qu'il attend avec la plus vive impatience. Il a su que ce général a couché à Gembloux ; or, d'après les derniers ordres qui lui ont été expédiés, à quatre heures du matin, il doit attaquer Wavres et achever la destruction de l'armée de Blücher ; mais Napoléon ignore la jonction de l'armée de Bulow avec ce général en chef, jonction qui s'est opérée la nuit même, sans que Grouchy pensât à s'y opposer.

Apprenant tout à coup, par un prisonnier hanovrien, la réunion de ces deux généraux, il dit au maréchal Soult, son chef d'état-major :

— Nous avions ce matin 90 chances pour nous ; l'arrivée de Bulow nous en fait perdre 30, mais nous en avons encore 60 contre 40, si Grouchy répare la faute qu'il a commise hier, la victoire n'en sera que plus décisive.

Il est onze heures ; il n'y a encore d'engagés que des tirailleurs, Napoléon fait donner l'ordre au maréchal Ney de commencer le feu et de s'emparer de la position de la Haie-Sainte. Aussitôt une canonnade épouvantable se fait entendre ; il n'y a pas moins de 150 bouches à feu de notre côté.

Cette maison de la Haie-Sainte, située dans le creux d'un vallon, est prise et reprise plusieurs fois sous les yeux de Napoléon avec un acharnement égal de part et d'autre ; enfin à trois heures après-midi elle nous reste ; ceux qui la défendaient, n'ayant plus de munitions, se sont tous fait tuer.

Le combat continue sur tous les autres points.

* *

Sur les cinq heures du soir on voit l'armée anglaise faire un mouvement pour se porter sur la chaussée de Bruxelles, comme pour prendre les devants en cas de retraite. La droite de l'armée de Wellington et la gauche de celles de Bulow sont aussitôt bordées par nos troupes ; des cris de victoire retentissent déjà sur le terrain conquis par nos braves.

— C'est trop tôt d'une heure ! dit froidement Napoléon ; Grouchy ne s'est pas encore fait voir ; en attendant il faut soutenir ce qui est fait.

Et le combat continue. A sept heures, l'armée française est enfin maîtresse du champ de bataille après d'incroyables prodiges de valeur. Dans ce moment une faible canonnade se fait entendre dans la direction de Wavres :

— C'est Grouchy s'écria Napoléon.

Aussitôt toutes les lunettes de l'état-major sont braquées sur ce point ; mais le temps est tellement brumeux qu'on ne peut rien distinguer. Napoléon détache un officier d'ordonnance dans la direction de Wavres... L'officier revient en toute hâte, et perçant jusqu'à lui :

— Sire, lui dit-il extrêmement ému, ce sont les Prussiens qui arrivent.

— Monsieur, ce n'est pas possible, répond Napoléon avec indifférence.

— Sire, réplique l'officier, je les ai vus comme j'ai l'honneur de voir votre Majesté.

— Monsieur, vous ne savez ce que vous dites.

Et l'officier se perd dans les rangs de l'état-major.

Une demi heure après, les premières colonnes prussiennes débouchent et arrivent au pas de course sur notre aile droite, guidées par un paysan des environs de Frischemont, qui dit à leur chef : " En suivant cette direction vous les prendrez tous. " C'est alors que Napoléon acquiert la triste certitude que Blücher vient l'attaquer avec 150,000 Prussiens, il s'écrie en pâlisant :

— Cet officier avait raison.

Ici commence la troisième et dernière bataille.



UN GRENADEUR — TABLEAU DE CHARLET, AU LOUVRE

Nicholas Toussaint Charlet, artiste, né à Paris, 1792-1845, était fils d'un dragon des armées de la République. Il acquit une vogue immense en traitant avec un talent supérieur les sujets militaires ou des scènes populaires ; tout le monde connaît : *la Garde mait et ne se rend pas* ; *l'Arméne du soldat*, etc. Il excellait dans la *charge*.



LA VIEILLE GARDE A WATERLOO, d'après CHARLET

Z... a un oncle à héritage qui habite la campagne et qu'une paralysie a mis en danger de mort.

Prévenu par télégramme, il lui envoie un médecin de ses amis.

Quatre jours se passent, puis le médecin revient, et Z..., qui l'attend à la gare, se précipite à sa rencontre :

— Eh bien ? mort, n'est-ce pas ?

— Non, je l'ai sauvé.

Alors, Z..., d'un ton lamentable :

— Vous, si jamais je vous redemande de vous mêler de mes affaires de famille !

Entre journalistes :

— Est-ce que ton journal paraît tous les jours ?

— Nous paraissions six fois par semaine.

— Et le dimanche ?

— Nous paraissions.

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes chez la femme, et guérissent radicalement

LA CONSOMPTION
DYSPEPSIE.
ANÉMIE...
ET LES FAIBLESSES
D'ESTOMAC.

SANTÉ ET BEAUTÉ

UNE BOÎTE, AVEC NOTICE, - \$1.00
SIX BOÎTES, " " " - 5.00

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES DE PREMIÈRE CLASSE

Dépôt Général pour la Puissance :

L. A. BERNARD

1882, rue Ste-Catherine, Montréal

Les Meilleures Années

De la vie sont les années de santé. Êtes-vous dans cette heureuse période ? ou bien, comme des milliers d'autres, êtes-vous à vous lamenter sur votre état, l'esprit continuellement tourmenté par une inquiétude désespérante ?

Ces sentiments sont particuliers à la **FAIBLESSE FÉMININE**.

Guérissez ce mal de dos et ce tourment de tête, ramenez ce vigoureux appétit et ce sommeil réparateur, et le monde aura changé d'aspect pour vous.

Quel est le remède ?

Les Pilules Rouges

... du Dr Coderre

*Pour Femmes
Pâles et Faibles*

Votre cas, tant mauvais qu'il vous paraisse, n'est pas pire que des milliers d'autres qui n'ont pas été simplement traités, mais guéris par ce remède d'une renommée universelle. La faiblesse physique et la démoralisation se dissipent devant ce remède comme la rosée devant le soleil du matin. La dépense n'est pas une excuse parce que c'est le moins cher aussi bien que le meilleur remède pour l'allègement des maladies féminines que la science ait encore produit.

Si ces pilules ne procurent pas une guérison complète, écrivez-nous. Votre lettre sera référée à notre spécialiste français pour les maladies de la femme, qui répondra à toutes les questions en donnant gratuitement les indications nécessaires sur le traitement à suivre.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont en vente partout : 50 cts la boîte, 6 boîtes pour \$2.50, envoyées franco sur réception du prix.

ADRESSEZ :

Cie Chimique Franco-Américaine
Dépt. Médical, B. P. 2,306, - - Montréal.

LIBRAIRIE C. O. BEAUCHEMIN & FILS

256 & 258 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

VIENNENT DE PARAÎTRE

SUPPLÉMENTS

AU

GRADUEL ET A L'ANTIPHONAIRE

A l'usage du diocèse de Montréal

PUBLIÉS AVEC L'APPROBATION DE MGR L'ARCHEVÊQUE DE MONTRÉAL

Ces Suppléments sont destinés à compléter toutes les éditions du Graduel et de l'Antiphonaire du diocèse et notamment celles de 1867. Ils renferment les nouveaux offices de la *Sainte Famille* et de *Notre-Dame du Bon-Conseil*; les offices de *Notre-Dame de Lourdes*, des *Sept saints Fondateurs*, du *Saint Rosaire* et tous les offices concédés à l'Eglise universelle et ceux propres au Canada depuis 1868 à ce jour.

Le texte et le chant ont été l'objet d'une révision très soignée.

Les Tables ont été refondues et comprennent toutes les matières contenues dans le corps du Graduel et l'Antiphonaire ainsi que dans les suppléments. Ces tables disposées dans un ordre méthodique et alphabétique parfait rendront les recherches très faciles. Le Supplément du Graduel forme 48 pages et les Tables 9 pages; celui de l'Antiphonaire a 44 pages et 10 pages de Tables.

La pagination est disposée de manière à ce que les suppléments puissent être insérés dans les éditions de 1867 des livres de chant.

PRIX :

Supplément au Graduel et Tables, broché	40c.
Supplément à l'Antiphonaire et Tables, broché	40c.
Le Graduel avec le Supplément et les Tables, reliure toile.....	\$2.20
L'Antiphonaire avec avec le Supplément et les Tables, reliure toile.....	2.20

N. B.—Notre maison se charge à des conditions faciles de l'insertion des nouveaux suppléments dans les vieux livres de chant que l'on pourrait avoir.

LIBRAIRIE C. O. BEAUCHEMIN & FILS

256 & 258 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

LIVRES D'OFFICES POUR LES FIDÈLES

MISSEL & VESPÉRAL

Texte latin et français

de la messe et des vêpres de chaque jour de l'année conforme au Missel et au Bréviaire romain.

Très beau volume mesurant 5½ x 3½ pouces. Reliure chagrin noir, tranche dorée ou tranche rouge, coins arrondis

Prix.....\$ 1 50

Le Missel et Vespéral est un des plus beaux livres liturgiques à l'usage des fidèles, il contient intégralement le Missel romain et les vêpres de toute l'année, *texte latin et français*. La commodité de son format, la beauté de l'impression ajoutent encore à son utilité. Malgré ses 1450 pages le *Missel et Vespéral* n'a que 1½ pouce d'épaisseur. Il se recommande aux communautés, aux personnes pieuses et aux fidèles qui aiment à suivre les offices en s'unissant à la sainte liturgie. Le volume renferme aussi un choix de prières liturgiques, les exercices pour la confession, la communion, le Chemin de la Croix, etc.

PETIT MISSEL DES FIDÈLES

Contenant les parties principales du Missel romain, avec traduction française, et enrichi de *notices explicatives liturgiques et historiques*, par R. P. D. GÉRARD VAN CALOEN, bénédictin. Ouvrage approuvé et recommandé par plusieurs évêques.

Beau volume format 5½ x 4 pouces, 1200 pages, *belle impression très lisible*, reliure souple chagrin noir tranche dorée.

Prix.....\$ 2 40

.....C'est un *livre de messe*, ou un *Missel des Fidèles* comme nous l'avons intitulé. Qu'on ne s'attende donc pas à y trouver beaucoup du nôtre; on n'y cherchera que les paroles inspirées par l'Esprit-Saint pour accompagner la célébration des augustes mystères de nos autels. A peine avons-nous osé y joindre une traduction française, destinée à faciliter aux fidèles l'intelligence du texte sacré et quelques notes explicatives intercalées çà et là dans le texte.

.....La matière des notices explicatives est empruntée souvent à Dom Guéranger, au P. Lebrun, au pieux Durand, évêque de Mende, à l'abbé Périn, ou elle est écrite autant que possible dans l'esprit de la sainte Eglise. (*Extrait de la Préface.*)

PRIMES

Pour les

Acheteurs

Au Numéro

SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

— ET —

SACRÉ-CŒUR DE MARIE

2 Chromo-Lithographies de 21 x 27 1/2 pouces

Cette prime consiste en deux splendides lithographies imprimées en plusieurs couleurs sur papier très fort, qui feront des cadres de deux pieds par deux pieds et demi. Ces images valent \$1.25 chacune en magasin, mais les lecteurs du **Cyclorama Universel** pourront les obtenir aux conditions exceptionnelles qui suivent :

UN CHROMO POUR

20	coupons consécutifs et	5	centins
ou 15	“ “ “ “	10	“
“ 10	“ “ “ “	15	“
“ 5	“ “ “ “	20	“

Les lecteurs du dehors devront ajouter 5 centins pour le tube d'emballage et les frais de port.

Adresser toute communication :

“ **LE CYCLORAMA UNIVERSEL** ”

22, rue St-Gabriel, Montréal.

COUPON DE PRIME
POUR CHROMO No 1

UNE AUTRE PRIME

“A la Memoire d'Alphonse Lusignan”

HOMMAGE

De ses Amis et Confrères

Magnifique volume de littérature canadienne, écrivain renfermant plus de vingt cinq contributions littéraires, prose et poésie, par les meilleurs écrivains canadiens.

Fort volume de 330 pages valant \$1. en librairie, édition qui se fait rare.

Les lecteurs du **CYCLORAMA UNIVERSEL** auront, pour se procurer ce volume, les avantages suivants :

15	Coupons consécutifs et	10	centins
ou 10	“ “ “ “ et	15	“
“ 5	“ “ “ “ et	20	“

Les lecteurs du dehors devront ajouter 5 centins pour les frais de port.

Adresser toute communication :

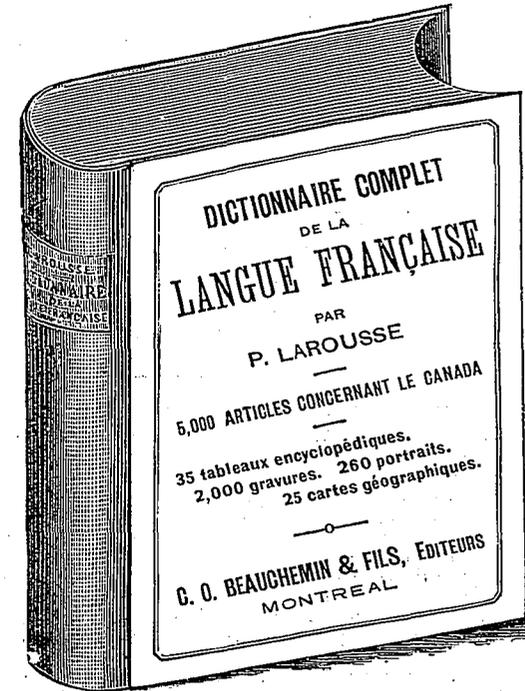
“ **LE CYCLORAMA UNIVERSEL** ”

22, rue St-Gabriel, Montréal.

COUPON DE PRIME
Vol. d'Alph. Lusignan No 1

DICTIONNAIRE “LAROUSSE” EN PRIME

FA toute personne nous procurant 2 abonnements d'un an ou quatre abonnements de six mois, payés d'avance, nous offrons un exemplaire cartonné du “ **DICTIONNAIRE LAROUSSE** ”



Un bon *Dictionnaire manuel* est le livre par excellence de la famille, de l'homme d'étude, de l'étudiant, des gens du monde. C'est un *memento* précieux que chacun doit avoir sous la main, pour y puiser sûrement et instantanément tel renseignement dont il a besoin. Le plus complet sera donc le meilleur, s'il joint à l'abondance des documents la précision, l'exactitude et la variété des informations; s'il ajoute à la richesse du fond le charme de la forme; enfin, s'il évite la sécheresse habituelle de ces sortes de livres.

Le **DICTIONNAIRE COMPLET de LAROUSSE** réalise jusqu'ici le type le plus parfait du *Dictionnaire manuel*. Non seulement il englobe toutes les matières des ouvrages du même genre, mais, de plus, il renferme des parties neuves et originales qu'on ne trouve réunies dans aucun autre.

L'illustration est des plus complètes et des plus soignées. Outre les vignettes répandues à profusion dans le texte, **25 tableaux synthétiques** très étudiés, groupent méthodiquement les mots et les choses, dispersés à l'ordre alphabétique.

La partie historique et géographique, corrigée avec grand soin et augmentée de 30 noms, contient **250 jolis portraits (partie neuve)**, des **Cartes géographiques**, **Cartes particulières pour le Canada**, gravées spécialement pour l'ouvrage et colorées; une large part est faite aux hommes et aux choses du Canada. Tous les articles d'histoire et de géographie sont mis à jour, et les populations sont données d'après les derniers recensements officiels de chaque pays.